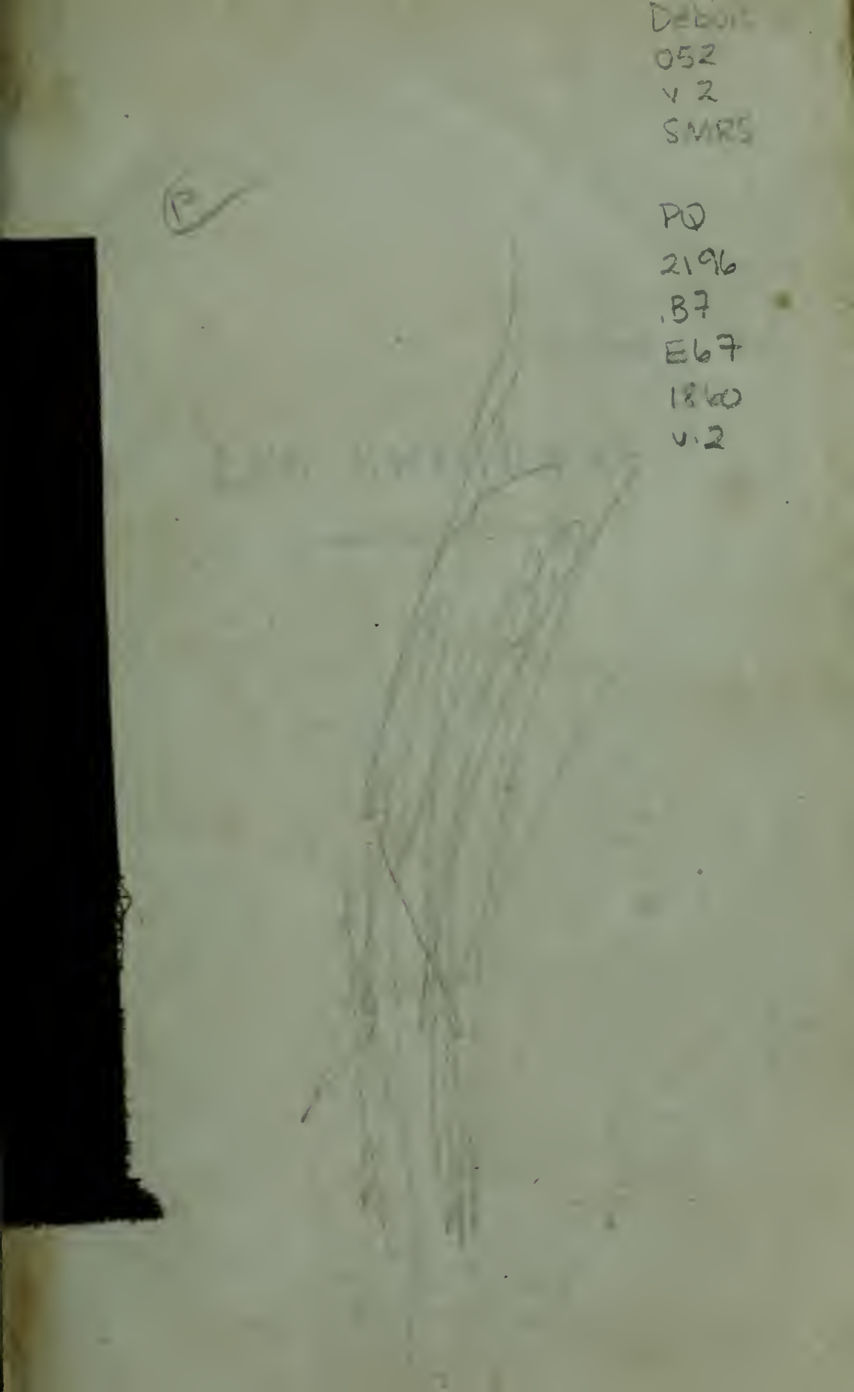



Debort
052
v 2
SMRS
PQ
2196
.B7
E67
1860
v.2

# LES ÉMIGRANS

(LA COLONIE DU KANSAS)

LES VIVEU S DE PROVINCE

**PAR XAVIER DE MONTÉPIN**

Ouvrage entièrement inédit, formant la contre-partie et le complément des URS DE PARIS.

---

LES DRAMES DE ARIS

**PAR LE V[TE] PONSON DU TERRAIL.**

---

UNE FEMME A TROIS VISAGES

**PAR CH. PAUL DE KOCK** (Entièrement inédit.)

---

LE BONHOMME NOCK

**PAR A. DE GONDRECOURT.**

---

LES ÉMIGRANTS

**PAR ÉLIE BERTHET.**

---

LES CO PAGNONS DE L'ÉPÉE OU LES SPADASSINS DE L'OPÉRA

**PAR LE V[TE] PONSON DU TERRAIL.**

LES

# ÉMIGRANS

## (LA COLONIE DU KANSAS)

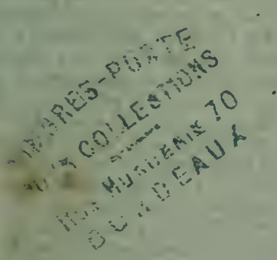
PAR

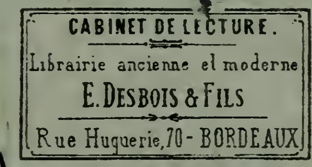
**ÉLIE BERTHET**

auteur de

La Bête du Gévaudan, les Catacombes de Paris, la Tombe Issoire, le Garde chasse, le Garçon de Banque, la Marquise de Norville, etc., etc.

II






PA

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

# LE VAGABOND

PAR

## ÉTIENNE ÉNAULT ET LOUIS JUDICIS.

Si jamais œuvre d'imagination a réuni les conditions essentielles d'un haut intérêt, c'est sans contredit le roman intitulé *le Vagabond*. Puissante originalité des types, variété saisissante des situations dramatiques, peintures vivement accentuées d'un repli du pays breton et d'un épisode de la chouannerie contemporaine, tout concourt à imprimer un caractère plein de force et de grandeur à cet ouvrage de MM. Etienne Enault et Louis Judicis. Déjà, dans la création de *l'Homme de minuit*, nos deux habiles romanciers ont montré les ressources fécondes de leur collaboration. Il semble, cette fois, qu'ils se soient surpassés eux-mêmes, tant ils ont su mêler, dans le beau livre que nous annonçons, les plus merveilleux éléments de curiosité, d'attendrissement et de terreur.

A lui seul, le personnage surnommé *le Vagabond* est une magnifique raison de succès. C'est le dévouement fait homme, le dévouement libre et fier, qui jaillit du cœur comme une flamme, et n'aspire qu'après les joies sévères du devoir et de la vertu. Dans son âpre pèlerinage à travers la vie, il a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert. L'amour et la souffrance lui ont enseigné le sacrifice ; et, fidèle à l'instinct suprême des cœurs magnanimes, son existence tout entière a pour règle invariable le mépris de l'égoïsme et le culte de l'abnégation. On comprend dès lors combien un tel homme, dominant une action où les péripéties se succèdent sans relâche, doit éveiller de généreuses émotions. Cette glorification des plus nobles sentiments n'est certes pas un mince mérite à une époque où tant d'ouvrages nouveaux s'efforcent de réussir par le scandale et l'immoralité. Il y a là comme une heureuse protestation contre les funestes tendances d'une littérature sans dignité. A ces causes, nous en sommes convaincu, le lecteur ne manquera pas d'accueillir *le Vagabond* avec une profonde sympathie.

---

# LA REINE DE PARIS

PAR

## THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini ? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans, à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la du-chesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et mar-chent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tab ainsi présenté se trouve la leçon, et le dénoûment qui met chaque chose à sa montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêt sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour, mour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toute passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneu magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur, et ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

---

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

# CHAPITRE PREMIER.

# I

## L'arrivée (suite).

Vers le soir, les autres habitants de Stockton revinrent à leurs foyers, et ils furent aussi surpris que joyeux en voyant l'accroissement inattendu de la

population coloniale. Reber averti par Schmidt, jugea le moment favorable pour s'assurer du concours de certains travailleurs expérimentés dans l'art de créer des établissements agricoles, les nombreux besoins de ce genre devant faire hausser rapidement le prix de la main-d'œuvre. Il avait appris de M. Jones que sa concession était située à dix-ou douze milles plus loin, et à cette distance il était impossible que des journaliers pussent venir de la ville chaque matin et s'en retourner chaque soir. Déjà, pendant le voyage, Schmidt avait pris adroitement des informations sur

les travailleurs les plus habiles, et il en avait désigné deux au choix de son compagnon; l'un était un de ces agriculteurs nomades qui courent le pays au hasard de leur caprice ou de leur intérêt; du reste intelligent, actif et connaissant merveilleusement toutes les ressources, toutes les exigences de la vie du colon. L'autre était un nègre affranchi de la Louisiane, qui avait une grande renommée comme constructeur de maisons de bois. Le nègre et le blanc louaient leurs services aux colons, dans le but d'acquérir un petit capital qui les mettrait plus tard en

état de devenir propriétaires à leur tour.

Reber et Schmidt n'eurent pas de peine à s'entendre avec ces deux hommes, qui furent embauchés au prix d'un dollar par chaque journée, outre la nourriture et le logement; on comprend bien que le logement était ici stipulé pour la forme, car on devait vivre en plein air jusqu'à ce que la maison fut construite. A la vérité, le nègre répondait qu'en moins de huit ou dix jours il

aurait élevé une habitation suffisante pour la famille; mais bien des obstacles pouvaient retarder l'accomplissement de ses promesses, et on se trouvait alors au milieu de l'automne, saison où les nuits sont déjà très-froides dans cette portion du continent américain.

Il fallait pourtant que Reber et les siens se décidassent à coucher d'abord, soit dans leur vagon, soit sous la tente. Le chef de la famille, redoutant pour ses enfants cette dernière extrémité,

voulait les laisser à Stockton sous la protection du révérend M. Jones, qui s'en fut chargé volontiers, toujours moyennant une rétribution. Mais les courageuses jeunes filles refusèrent de se séparer de leur père. « Elles venaient, disaient-elles, de faire un long voyage dans le désert, et cet apprentissage de la vie des bois les avait tout à fait aguerries; ce qu'elles avaient supportées déjà, elles pouvaient le supporter encore; d'ailleurs quelques jours seraient bien vite écoulés. » Force fut donc à Reber de céder à leurs désirs, et l'on convint que tous partiraient ensemble le lende-

main, pour aller fonder le nouvel établissement.

La nuit arriva et les émigrants, à la suite du souper, s'installèrent dans le temple. Des matelas, des peaux d'ours et de bisons, avaient été apportés pour leur servir de lits, et ils se promettaient dans cette habitation close un bien être et une sécurité dont ils ne jouissaient plus depuis longtemps. Néanmoins, les rires et les propos joyeux qui caractérisaient les haltes précédentes avaient

disparu ; les Européens, à mesure qu'ils appréciaient mieux l'état des choses, éprouvaient de plus en plus les atteintes du doute et du découragement. Quelques-uns, réunis autour d'un banc sur lequel se trouvait une bouteille de whiskey, essayèrent de prolonger la veillée; mais une tristesse invincible ne tarda pas à disperser ce groupe, même avant la fin de la bouteille. Ils se séparèrent donc, les uns pour se jeter sur leur couche improvisée, les autres pour veiller sur les vagons et les bagages qui étaient restés sur la place voisine.

Bientôt un profond silence régna dans l'intérieur de l'édifice, éclairé par un seul flambeau. A peine couché, Reber s'était endormi; mais ses filles qui s'étaient étendues tout habillées sur un matelas de cuir à ses pieds, et qui étaient enveloppées de la même couverture ne trouvèrent pas si facilement le sommeil. Julia surtout semblait fort agitée; elle se retournait continuellement sur la couche commune. Kretle crut d'abord que les moustiques, ces terribles moucherons qui sont un des fléaux du nouveau monde, surtout dans le voisinage

des rivières, étaient cause de cette agitation ; mais un sanglot mal étouffé ayant attiré son attention, elle étendit la main dans l'obscurité et sentit le visage de sa sœur inondé de larmes.

— Julia, chère Julia, dit-elle à voix basse, en l'attirant doucement vers elle, qu'as-tu donc?

Elle ne reçut pas de réponse.

— Julia, répéta-t-elle d'un ton plus pressant, de grâce à quoi penses-tu?

— Je pense, Kretle, répondit enfin l'aînée d'une voix éteinte, que grand'-mère a bien fait de mourir, et que nous sommes plus à plaindre qu'elle!

Les deux sœurs se serrèrent dans les bras l'une de l'autre, et finirent par s'endormir en confondant leurs larmes.

Cependant, le lendemain matin, tou-

tes deux sourirent à leur père quand il vint les embrasser; toutes deux montrèrent la même ardeur à faire les préparatifs du départ. Quelques des émigrants se proposaient de demeurer à Stockton un jour ou deux encore, jusqu'à ce que l'universel M. Jones pût les installer daas leurs propriétés; quant à Reber, Burgwillers et à plusieurs autres dont les terres se trouvaient dans la même direction, le révérend ministre devait les mettre immédiatement en possession de leurs lots.

Après un frugal déjeuner en commun, les voyageurs prirent congé de leurs anciens compagnons, et la petite caravane partit pour sa destination. Elle se composait de trois vagons et de quelques bestiaux. Outre Reber et ses filles, Schmidt et les deux journaliers, il s'y trouvait encore Burgwillers, sa sœur et plusieurs autres groupes, en tout une vingtaine de personnes qui devaient se disperser le long de la route qu'on allait suivre. M. Jones marchait en avant, monté sur un vieux mustang; il avait une carabine en bandoulière, bien qu'il ne parût pas être un tireur redoutable.

et une couverture rayée appelée *mackinau* était roulée sur la croupe du cheval en guise de valise. A côté de lui trottinait un pauvre diable vêtu de haillons et chargé de divers instruments d'arpenteur, qui servait de porte-chaîne et au besoin de domestique à sa révérence.

On traversa la rivière sur un radeau fait de troncs d'arbres et de liens d'écorce. Après plusieurs voyages de cette lourde machine, la caravane se trouva sans accident sur l'autre bord et se mit

à gravir la berge, tâche difficile pour des chariots lourdement chargés. Il fallut que tous les chevaux, de main ou de bât, vinssent en aide aux malheureux attelages, et ce fut seulement après des efforts inouïs que l'on atteignit le sommet de la pente, sur la limite des bois.



# CHAPITRE DEUXIÈME.

## II

### L'arrivée (suite).

On eût dit que la température elle-même voulait mettre obstacle à la marche des nouveaux colons. Le soleil, si brillant et si chaud la veille, s'était voilé

de nuages qui traversaient rapidement le ciel. Un de ces vents impétueux qui se déchaînent sans obstacle dans la prairie s'était levé pendant la nuit et semblait devoir renverser la forêt où l'on allait s'engager.

Comme les demoiselles Reber remontaient dans leur vagon, dont elles étaient un moment descendues pour soulager l'attelage, elles entendirent Saunders, le coureur des bois, qui, avec le nègre Diégo, devait travailler sur leur domai-

ne, dire avec inquiétude à Reber et à Schmidt :

— Voilà un vent qui ne nous annonce rien de bon; ou je me trompe, ou c'est l'hiver qui commence. Cette maudite bise nous vient tout droit du Canada et du pays des grands lacs.

— L'hiver! répéta Reber avec inquiétude, y pensez-vous? Nous sommes à peine au milieu de l'automne.

— Hier encore, ajouta Schmidt avec sa douceur accoutumée, le petit thermomètre que j'ai acheté à New-York marquait plus de trente-cinq degrés de chaleur à l'ombre.

— Ah! vous ne savez guère, gentleman, combien l'hiver vient brusquement dans cette partie de l'Amérique! vous ne vous en apercevrez que trop tôt, si nous sommes obligés de bivouaquer longtemps... Eh! Diégo, poursuivit Saunders en s'adressant au noir, qui, son grand fouet à la main, rattachait le

joug des bœufs, que pensez-vous de cette jolie bise-là?

— C'être l'hiver, *massa*, répliqua le nègre sans hésiter, froid venir; pas bon froid pour jolies petites ladies... aussi bâtir bien vite, bien vite *log-cabin* pour loger petites ladies.

— Oui, oui, il faudra se hâter, dit Schmidt avec un soupir. Mon Dieu! il ne manquait plus que cela!

On s'enfonça dans les bois. Le feuillage avait ces nuances riches et variées de l'automne qui plaisent tant aux peintres de paysage; tous les tons, depuis le rouge vif jusqu'au jaune d'or, se mélangeaient à la verdure foncée des ormes et des chênes. Le vent se faisait peu sentir sous le couvert, mais on l'entendait mugir à la cime des grands sycomores, tandis que des milliers de feuilles de toutes formes et de toutes couleurs voltigeaient çà et là. On n'apercevait aucune route tracée; seulement, des arbres coupés ou du moins entaillés de distance en distance indi-

quaient la direction à suivre. Du reste, cette portion de la forêt n'était pas aussi fourrée que celle de l'autre côté de la rivière; les troncs, largement espacés, n'étaient pas reliés entre eux par ces lianes, ces ronces et autres plantes grimpantes qui forment souvent des massifs impénétrables. Quelques-uns d'entre eux, toutefois, faisant obstacle au passage des immenses vagons de la caravane, Saunders et Diégo, auxquels se joignit Schmidt, attaquèrent à coups de hache ces géants de la forêt, et les renversèrent sans pitié ni remords.

On se détourna deux ou trois fois pour conduire à leurs possessions des familles émigrantes. Parmi ceux que l'on laissait ainsi en chemin, les uns devaient s'établir en pleine forêt, où ils auraient à exécuter d'immenses travaux avant de pouvoir jouir de l'air et de la lumière, ces dons de Dieu sans lesquels rien ne saurait vivre. D'autres étaient tombés sur un lot de fondrières et de marécages que la fièvre et les moustiques rendraient bientôt inhabitables; d'autres, sur des terrains rocailleux et absolument dépourvus de végétation. Les pauvres diables se répandaient en

plaintes, en menaces, en imprécations; mais le révérend M. Jones restait impassible et froid comme le destin. Après avoir étalé son plan sur le gazon, il désignait tranquillement au porte-chaîne les limites de la nouvelle propriété; on plantait des jalons, on faisait certaines entailles aux arbres; puis le ministre remontait sur son poney, bénissait en nasillant les désespérés, et la caravane continuait son chemin.

Malgré ces façons expéditives du révérend facteur, une bonne partie de la

journée fut employée à ces détours; aussi le soir n'était plus très-éloigné quand la troupe se trouva réduite aux familles Reber et Burgwillers et aux gens de leur compagnie. La forêt paraissait interminable à ceux qui restaient; néanmoins, ils n'avaient aucune impatience de connaître le lot qui leur était échu en partage. L'affreux désappointement des autres colons leur faisait craindre un sort semblable; ils marchaient mornes, silencieux, sans oser échanger une parole ou même un regard.

Tout en chevauchant dans ces tristes solitudes, M. Jones finit par devenir inquiet lui-même.

— Décidément, mes bons amis, dit-il aux émigrants, il me sera impossible de rentrer à Stockton la nuit prochaine. Il me faudra donc aussi coucher dans les bois, et comme je n'ai fait aucun préparatif en prévision de cette nécessité, vous voudrez bien me donner part, je l'espère, au bien-être que vous pourrez vous procurer. Nous sommes tous chrétiens, quoique de sectes différentes, et nous

devons nous assister les uns les autres.

Reber était trop préoccupé pour remarquer combien peu le révérend M. Jones pratiquait ce dernier précepte; il se contenta donc de répliquer distraitement que le ministre serait traité comme lui-même. Cette réponse rassura le facteur; mais Saunders, qui avait entendu la conversation, se tordit la bouche d'un air narquois pour appeler l'attention de son camarade Diégo, et dit, en anglais :

— C'est prudent à vous, monsieur Jones, de ne pas marcher la nuit. Savez-vous qu'il y a des panthères dans ces parages?

— Des panthères ! répéta le ministre en tressaillant.

— Oui, on les entend rugir tous les soirs ; sans compter que William croit avoir vu des ours grizly sur la limite de la prairie.

— Des ours grizly ! Que le Seigneur ait pitié de nous ! il faudra entretenir de grands feux autour de notre campement, pour écarter ces bêtes féroces.

— Ce serait une bonne précaution, mais les feux sont aperçus de loin dans l'obscurité, et ils pourraient donner l'éveil aux Indiens. Or, vous savez que les Pawnies ont eu querelle dernièrement avec les colons de la rivière Jaune, qui en ont tué plusieurs. Depuis ce temps, les Pawnies sont enragés contre nous,

et « ils marchent, comme ils disent, dans le sentier de la guerre. » Que deviendrions-nous si ces coquins avaient l'idée de nous attaquer au milieu de la nuit, selon leur habitude?

Le révérend Jones, quoiqu'il fût depuis quelque temps déjà dans le pays, n'avait jamais eu l'occasion de braver les dangers auxquels il exposait si philosophiquement les autres. Habitué à se voir entouré d'une foule nombreuse, qui lui était dévouée par intérêt ou par

devoir, il ne s'était jamais trouvé jusqu'à ce moment dans un isolement aussi complet en face des périls du désert. Les observations réelles ou fausses de Saunders le frappèrent donc d'épouvante.

— Puisse le ciel protéger un malheureux pêcheur! murmura-t-il; qu'avais-je besoin de venir ici? Confusion sur ceux qui m'obligent à passer la nuit dans cette abominable forêt! Mais, mon

cher Saunders, nous sommes en nombre, nous sommes armés et en faisant bonne garde nous pourrons nous défendre contre les païens.

— Sans doute, mais ils sont si rusés!... Ils se glissent quelquefois dans les campements sans être vus des sentinelles, ils rampent, le couteau à scalper entre les dents, jusqu'aux personnes endormies, et puis une chevelure est si vite enlevée!

Cette dernière image parut porter au comble la terreur du pauvre homme; il ne pouvait plus parler, ses dents claquaient. Saunders, content de l'effet qu'il avait produit, ajouta tranquillement :

— Gardez-vous de parler de tout ceci, monsieur Jones, vous effrayeriez les femmes; je vous ai dit la vérité, à vous, parce que votre courage m'est connu. Du reste, nous aurons l'œil ouvert, vous pouvez y compter, car nous tenons à

notre chevelure autant que vous à la vôtre.

Et laissant le méthodiste anéanti, il se dirigea vers l'autre extrémité de la caravane. Le nègre Diégo, qui n'avait pas perdu un mot de cet entretien, se hâta de le rejoindre.

— Ah! massa Saunders, massa Saunders, dit-il en roulant de gros yeux blancs et en montrant une rangée de dents non

moins blanches à travers ses lèvres lippues, vous avoir fait grand peur à pauvre ministre !

— Laisse donc, répliqua Saunders en clignant des yeux; ne faut-il pas qu'il connaisse par lui-même les terreurs auxquelles il expose les innocents qui nous arrivent de l'autre côté de l'eau? Il ne fermera pas l'œil de la nuit, je te le garantis.

Cependant le jour commençait à s'as-

sombrir; les bœufs et les chevaux étaient rendus de fatigue. Reber finit par demander au ministre si l'on ne serait pas bientôt sur les terres de son lot.

— Les terres de votre lot! répéta M. Jones en se réveillant comme d'un songe où il voyait les Indiens, les ours grizly et les panthères danser autour de lui une sarabande infernale; vos terres! mais nous y sommes depuis longtemps... Tenez, elles commencent au rocher que vous voyez près de ce bouquet de su-

macs... Saunders, ajouta-t-il plus bas, quel est donc cet animal qui se glisse là-bas dans les broussailles?

L'animal en question était un pacifique raton laveur ou raccoon, qui se mettait en chasse aux approches de la nuit; mais Saunders répliqua froidement :

— C'est un loup.

La nouvelle qu'on était arrivé au terme du voyage avait mis la caravane en éveil.

— Quoi! demanda Reber en regardant avidement autour de lui, le sol que nous foulons est-il à moi ?

Les jeunes filles, de leur côté, s'étaient penchées toutes frémissantes hors du chariot.

— Mais nous sommes encore en plein

bois! s'écria l'une d'elles avec désespoir.

— Attendez, attendez donc! reprit M. Jones, un terrain de deux cents acres (1) a une certaine étendue... Le gentleman Reber a voulu avoir des bois et des prairies; il y a de l'un et de l'autre dans son lot... Dans cinq minutes nous allons sortir de la forêt.

---

(1) L'acre vaut un arpent et demi.

En effet, une lumière plus vive commençait d'apparaître à quelque distance, preuve certaine que de ce côté les arbres devenaient plus rares; les cinq minutes n'étaient pas écoulées que les émigrants débouchaient du bois, et un spectacle inattendu frappait leurs regards.

En face d'eux s'étendait la prairie immense, onduleuse, dont l'œil ne pouvait apercevoir les bornes, et dont les teintes gris-bleu se confondaient au loin

avec les vapeurs du ciel nuageux. Elle était couverte de cette espèce d'armoise, d'un vert pâle, dure, coriace, amère, que les ardeurs de l'été avaient rendue sèche et fanée. Çà et là, jusqu'à une certaine distance de la forêt, quelques arbres clairsemés, d'un aspect grêle et chétif, élevaient leur tête pyramidale; c'était le peuplier à coton, l'arbre des prairies, le seul qui puisse prospérer sur ce terrain ingrat.

A gauche coulait la rivière Jaune,

que l'on avait déjà traversée à Stockton et qui, après un long détour, venait arroser ce pays désolé. Sans doute les voyageurs se fussent épargné de grandes fatigues en se rendant par eau à leur destination; mais la rivière, entre Stockton et la plaine, formait plusieurs *rapides* qui eussent interrompu la navigation, et d'ailleurs, comme nous l'avons dit, on manquait absolument de bateaux Du reste, elle n'avait plus ces berges escarpées qu'il avait fallu gravir avec tant de fatigue; elle roulait tristement ses eaux bourbeuses entre deux rives plates et nues Un petit nombre

de saules aux feuilles glauques s'élevaient à peine au-dessus d'une vaste nappe de roseaux qui s'étendaient sur les deux bords et semblaient en défendre l'approche. Tout cela, vu aux dernières clartés du jour, au bruit de ce vent impétueux qui courbait les arbres de la forêt et formait d'immenses ondulations sur la rivière, sur les roseaux, sur les grandes herbes de la prairie, présentait un aspect rude, sauvage, inhospitalier, qui repoussait l'homme civilisé.

# CHAPITRE TROISIÈME.

## III.

### L'arrivée. (Suite).

Reber et ses filles demeuraient plongés dans une consternation muette. La voix nasillarde du révérend ministre

vint interrompre leurs tristes pensées.

— Vous voyez, monsieur Reber, dit-il, que le Seigneur ne vous a pas mal partagé dans la distribution de ses biens. Quoique vous soyez sur la limite de l'oasis de Stockton, il y a d'excellents morceaux de terre dans votre lot, et le ciel vous a traité comme un de ses favoris. Aussi j'espère que vous viendrez le plus souvent possible avec votre famille le remercier dans son temple, à Stockton, et que vous voudrez bien me

considérer comme votre pasteur, moi qui aurait été pour vous le distributeur de ses grâces.

Reber ne répondit pas; sombre, les bras tombants, l'œil fixe, il n'osait se tourner vers ses deux filles, M. Jones poursuivit :

— Nous nous occuperons demain matin de déterminer vos limites, car il est tard, le froid commence à se faire

sentir, et nous devons nous hâter de prendre nos dispositions pour la nuit. Rien ne nous empêche de bivouaquer ici; la forêt nous protégera contre le vent qui balaye la plaine. Quant à votre habitation définitive, vous l'établirez sans doute sur ce mamelon que vous voyez en face de nous; vous y seriez à l'abri des inondations, car, s'il faut l'avouer, la rivière est sujette à des crues subites dans la saison d'hiver; et puis vous n'auriez rien à craindre des incendies que les Indiens ou les chasseurs allument parfois dans la prairie.

— Ainsi donc, reprit Reber avec un accent de désespoir navrant, outre la stérilité du sol et les maladies, outre les incursions des malfaiteurs et des Indiens, outre les attaques des bêtes féroces, nous aurons encore à redouter l'inondation et l'incendie ?

De grosses larmes jaillirent de ses yeux. Ses filles l'enlacèrent dans leurs bras et le comblèrent de caresses.

— Pauvres enfants ! murmura-t-il en sanglotant; là-bas, au pays, notre misère était richesse, notre douleur était consolation, auprès de ce qui nous attend ici.

Le ministre assistait en silence et avec étonnement à cette scène de famille; mais Schmidt se hâta d'intervenir.

— Courage, mes amis ! s'écria-t-il, vous n'avez pas sujet de vous livrer au

désespoir. Le premier aspect de ces solitudes vous a trop épouvantés. M. Jones vous l'a dit, et Saunders est de cette opinion, le sol de votre concession n'est pas mauvais. Je prévois bien des contretemps, des fatigues et des dangers avant que nous ayons pu créer ici un établissement prospère; mais avec de la constance et de l'énergie nous en triompherons peut-être. Courage! vous dis-je, et le Ciel nous aidera.

— Vous l'entendez, mon père, s'écria

Kretle en souriant malgré ses larmes. Oh ! croyons, croyons Schmidt, notre ange gardien !

Et elle tendit sa main au brave garçon, qui la serra doucement entre les siennes. Reber lui-même parut un peu relevé par les exhortations de son ami.

— Peut-être, répliqua-t-il, la vue de cet horrible désert m'a-t-elle d'abord

rendu injuste et déraisonnable. Tu as raison, Schmidt; ce serait lâcheté d'abandonner la partie avant qu'elle fût définitivement perdue... Mes chères enfants, vous le verrez, je ne m'épargnerai pas pour vous procurer l'abondance et la sécurité que je voudrais vous assurer au prix de mon sang !

Pendant cette conversation, Burgwillers s'était approché à son tour de M. Jones et lui avait demandé dans quelle direction se trouvait son lot.

— Par ici, répliqua le ministre en étendant la main vers la prairie. Ne vous inquiétez pas, monsieur Burgwillers, ajouta-t-il avec un sourire légèrement narquois, nous vous ferons bonne mesure; si les quatre cents acres que vous avez achetés à la compagnie ne vous suffisent pas, nous ne regarderons pas à une douzaine d'acres de plus ou de moins. De ce côté nous pouvons tailler en plein drap, comme vous voyez.

La sœur de Burgwillers, pauvre vieille

paysanne des Vosges, qui n'avait quitté son pays que par affection pour son frère, jetait les hauts cris en voyant la stérilité du nouveau domaine; Burgwillers lui-même songeait peut-être aux magnifiques pâturages qu'il avait vendus en France pour acheter ces landes improductives, quand le ministre s'écria tout à coup en pâlissant :

— Par le ciel, quels sont les animaux que j'aperçois là-bas ? Ne seraient-ce pas des ours grizly?

Et il désignait deux ou trois animaux de grande taille, d'aspect farouche, qui se dirigeaient en bondissant vers la rivière pour se désaltérer, suivant l'habitude des bêtes sauvages aux approches de la nuit.

— Chut! pas de bruit, ce sont des bisons, s'écria Saunders en armant sa carabine et en se mettant à courir dans la direction de la rivière.

— Des bisons! des bisons! s'écria

Burgwillers, qui recouvra subitement toutes ses espérances; il y a des bœufs sauvages sur mes terres! On ne m'avait donc pas trompé!

Et il suivit Saunders de toute sa vitesse. Les autres chasseurs ne tardèrent pas à se mettre de la partie, et M. Jones les y excita lui-même, dans l'espoir d'avoir une succulente bosse de bison pour son souper. Mais cette chasse improvisée ne devait pas réussir : les défiants animaux ne tardèrent pas à éven-

ter l'homme, et, prenant la fuite, disparurent bientôt dans l'immensité du désert. Les chasseurs revinrent très-fatigués et très-désappointés.

— N'importe! dit Burgwillers encore tout haletant, les bœufs sauvages ne paraissent pas manquer ici, et c'est le point capital. Cette *prairie*, j'en conviens, ne ressemble pas à nos pacages de là-bas, et elle n'est pas tout à fait ce que j'imaginais, quoique les herbes soient véritablement aussi hautes qu'un hom-

me à cheval, comme le disait Hermann; mais, tout bien considéré, j'accepte mon lot, et je compte en tirer bon parti.

Et comme sa sœur, moins enthousiaste, se répandait en lamentations :

— Tais-toi, sotte! dit-il avec rudesse, de quoi te plains-tu? avant six mois nous aurons le plus beau troupeau qui soit au monde, je te le promets.

Les illusions de l'ancien marquard taient robustes et tenaces, comme on le voit.

Deux heures plus tard, la caravane avait établi son campement sur la lisière du bois, et les voyageurs, après un frugal repas, s'étaient retirés pour se livrer au repos. Un grand feu, auprès duquel se tenaient deux sentinelles, armées de carabines, projetait une lumière inégale sur les chariots et les tentes qui ser-

vaient de demeure aux nouveaux colons. Rien ne remuait dans le camp, et l'on eût pu croire que les sentinelles seules veillaient; mais ni Reber ni ses filles ne pouvaient dormir. Kretle et Julia, blotties dans leur vagon, soulevaient de temps en temps la toile qui en fermait l'entrée, et tout les frappait d'épouvante. Une nuit épaisse couvrait la nature; le vent continuait de se déchaîner avec fureur sur la prairie, ou de s'engouffrer avec des bruits étranges sous les arceaux séculaires de la forêt. Les jeunes filles croyaient distinguer le

hurlement des Indiens qui s'avançaient pour attaquer la caravane, des rauquements de panthères ou des grondements d'ours dans les taillis. A chaque instant il leur semblait voir des yeux étincelants briller dans l'ombre; elles s'attendaient à entendre l'explosion des carabines, les cris des sentinelles qui allaient donner l'alarme. Il n'y avait de réel dans ces sons menaçants que les glapissements des coyotes et les gémissements des oiseaux de nuit qui se mêlaient au fracas de la tempête; mais Kretle et Julia n'en étaient pas moins

inquiètes, agitées, palpitantes, et cette première nuit passée sur leur domaine devait leur laisser de longs souvenirs de terreur.

# TROISIÈME PARTIE.



# CHAPITRE PREMIER.

# I.

## La Colonie.

Six mois s'étaient écoulés depuis que Reber et sa famille étaient venus s'établir sur le bord de la rivière Jaune, dans le Kansas.

L'aspect de cette portion du pays située, comme nous savons, sur la limite du désert, avait bien changé dans cet intervalle. On se trouvait maintenant à la fin de l'hiver, et quoique le dégel fût prochain, quoique des bouffées chaudes du midi se fissent déjà sentir, la neige molle qui couvrait encore la terre, la rivière encore emprisonnée sous une épaisse croûte de glace, témoignaient que cet hiver avait été particulièrement long et rigoureux.

Mais la main de l'homme, plus que la

saison, avait complétement modifié l'apparence des lieux. La pointe de forêt qui s'avançait autrefois vers le monticule voisin de la rivière avait disparu; à sa place on apercevait seulement des troncs d'arbre coupés à trois pieds au-dessus du sol, des piles de bois de chauffage et de construction, enfin des enceintes de palissades destinées à garantir les cultures contre les déprédations des bêtes sauvages. Aussi le paysage semblait-il s'être élargi du côté de Stockton, et la forêt avait reculé respectueusement devant un nouveau

maître. Le bois se trouvait maintenant à un demi-mille plus loin et formait comme un mur sombre, malgré la neige éblouissante qui faisait plier ses branches entrelacées.

Sur toutes les autres parties du tableau l'œil ne rencontrait que la plaine onduleuse, dont la neige effaçait les teintes et les contours. La rivière elle-même ne se distinguait en rien de la prairie, cachée qu'elle était sous cette

enveloppe blanche et monotone. Les gigantesques roseaux qui autrefois en défendaient les abords n'existaient plus, et le terrain situé entre le monticule et la forêt semblait avoir été nettoyé par le feu. Dans tout cet espace, il n'y avait plus trace de ces hautes touffes d'armoise ou de sauge qui, pendant des siècles peut-être, avaient couvert le sol, et quelques rangées de palis, établies non loin de la rivière, prouvaient qu'on ne désespérait pas d'y voir naître du gazon vert au printemps pour servir à la nourriture des bestiaux. En revanche,

hors des limites de la propriété de Reber et sur le territoire appartenant à Burgwillers, le désert reprenait ses droits; les sauges reparaissaient, entremêlées d'arbustes chétifs, et se prolongeaient à une grande distance au-delà de l'horizon.

L'habitation de Reber avait été construite vers le sommet du monticule dont nous avons parlé, la façade tournée vers la rivière. Elle consistait en

plusieurs huttes de bois ou log-cabins reliées entre elles au moyen de galeries légères. Les abords de ces bâtiments étaient défendus par des palissades fort solides, profondément enfoncées dans le sol, qui devaient être un rempart suffisant contre les malfaiteurs et contre les animaux féroces. Ces palissades, dans lesquelles une porte solide donnait entrée, formaient ainsi une vaste enceinte, destinée à devenir plus tard cour ou jardin. L'étable des vaches et l'écurie du cheval consistaient en un hangar couvert en planches et situé inté-

rieurement près de la porte d'entrée; un second hangar, réservé aux charriots et aux instruments de labourage, s'élevait de l'autre côté. Malgré l'imperfection, la grossièreté même de ces divers ouvrages, on pouvait à bon droit s'étonner qu'ils fussent comme sortis de terre en si peu de temps, et qu'il eût suffi de quelques mois à un petit nombre d'hommes pour vaincre cette nature inclémente.

Tel était donc l'état des choses, par

une sombre journée de mars, deux heures environ avant le coucher du soleil. A l'heure dont nous parlons, une solitude morne régnait autour de l'habitation et dans l'immensité de la prairie. Excepté les oiseaux de proie qui tournoyaient dans le ciel brumeux, excepté les craquements sourds qui se faisaien parfois dans la rivière et annonçaient une débâcle prochaine des glaces, excepté enfin les frémissements lointains de la forêt quand un vent tiède, venu du golfe de Mexique, agitait les feuilles sèches, rien ne troublait le calme solennel

de ces frontières de la civilisation américaine. Les défrichements semblaient abandonnés ; l'habitation elle-même, ensevelie sous sa couche de neige, paraissait déserte ; les portes en étaient soigneusement fermées, et nul être humain ne se montrait dans l'enclos. Cependant des beuglements sonores qui par intervalles partaient de l'étable, les aboiements d'un chien chargé de garder l'entrée du logis, et surtout des flocons de fumée qui s'élevaient du toit de la maison, témoignaient que cet abandon était plus apparent que réel.

En effet, dans la hutte principale, placée au centre des constructions, nous trouverons deux personnes de notre connaissance. Cette hutte était revêtue en dedans d'une glaise fort dure qui donnait aux murailles toute la solidité désirable; un papier de tenture appliqué sur les pans prêtait à la pièce un air de comfort. Le sol qu'on n'avait pas encore eu le temps de recouvrir d'un plancher, était enduit de la même glaise, qui, bien battue et bien unie, ne conservait aucune humidité. Les fenêtres, fort étroites, étaient garnies, au lieu de vitres

d'une sorte de baudruche transparente. Un grand poêle de fonte, installé dans un massif de maçonnerie, entretenait autour de lui une température douce et constante. Le mobilier, simple et primitif, consistait en une table et en quelques siéges de bois. Des caisses, des coffres, étaient disposés le long des murs, auxquels on voyait suspendus un grand nombre d'ustensiles disparates, mais tous d'une indispensable utilité.

Cette pièce servait de salon et de lieu

de réunion à la famille Reber ; elle formait, avec deux autres huttes, l'une destinée aux jeunes filles et contenant leurs couchettes, l'autre commune à Reber et à Schmidt, l'appartement des colons. Quant à la cuisine, elle consistait en un petit appentis dressé dans la cour, un peu a l'écart, afin de protéger contre toute chance d'incendie ces constructions de terre et de troncs d'arbres.

# CHAPITRE DEUXIÈME.

## II

### La colonie (suite).

Kretle et Julia se trouvaient seules en ce moment à l'habitation. Reber était parti le matin pour Stockton et ne devait rentrer que le soir; Schmidt était

allé fourrager à la forêt, afin de donner la nourriture aux vaches, qui ne pouvaient chercher leur nourriture sous cette neige épaisse. C'était là, avec les deux jeunes filles, tout le personnel de la colonie, car les travailleurs à gages qui avaient aidé Reber et Schmidt à créer cette ferme avaient été congédiés depuis longtemps. Quant à Burgwillers, il s'était construit dans la prairie une habitation qu'il occupait avec sa sœur, et où ils vivaient dans une profonde solitude.

Kretle et Julia, assises devant le poê-

le, s'occupaient de raccommoder des vêtements appartenant à leur père. La cadette semblait fraîche et bien portante ; mais les beaux traits de l'aînée avaient une teinte de mélancolie plus marquée qu'autrefois, et la langueur de ses mouvements témoignait d'une peine constante et secrète. Elles portaient l'une et l'autre un costume bizarre que les exigences du climat et l'isolement de l'habitation leur avaient fait adopter. Par dessus leurs robes de laine elles avaient un espèce de mantelet court en écureuil gris ; leurs jambes étaient en-

veloppées de bottines en peau de daim qu'enjolivaient des broderies à la mode mexicaine, et leurs têtes, aux cheveux bouclés, étaient protégés par des toquets légers en peau de castor qui rappelaient un peu la coiffure des femmes polonaises. Les peaux d'écureuil, celles de daim et de castor, étaient des produits de l'industrie de Schmidt, qui était devenu trappeur habile en même temps qu'adroit chasseur. Malgré ces ornements un peu sauvages, les deux sœurs conservaient cet air coquet et gracieux qui semble inné chez les Françaises, et

sous leurs épaisses fourrures, la figure noble et douce, la mélancolie touchante de Julia, la physionomie espiègle, la bouche mutine, l'œil souriant de Kretle, n'avaient rien perdu de leur charme.

Julia restait pensive, tandis que sa sœur fredonnait distraitement une vieille chanson allemande. Les aboiements du

chien attirèrent bientôt leur attention.

— Entends-tu, Kretle, dit Julia en interrompant son travail et en prêtant l'oreille, comme ce pauvre Polack crie là-bas dans sa niche? Peut-être sent-il quelqu'un s'approcher de la ferme?

— Bon! répliqua Kretle avec légère-

té, ne crois-tu pas, Julia, que nous allons recevoir des visites ? Le temps des visites est passé, ma chère, à moins que ce ne soient celles des ours et des loups de la prairie. Si Polack devient si bruyant, c'est qu'il meurt de faim. Il a eu ce matin pour unique déjeuner les os du pigeon que Schmidt avait tué hier, et ce pigeon avait déjà fourni un repas à toute la famille; Polak a bien ses raisons pour crier!

— N'importe! dit Julia en se levant

et en allant appliquer son front contre une des fenêtres de la salle, il se fait tard, et notre père n'arrive pas... Les chemins doivent être affreux; le dégel se déclare... Si notre cher voyageur s'était égaré dans la forêt!

— Bon Dieu! ma sœur, répliqua Kretle en se levant à son tour, comme tu es ingénieuse à te tourmenter! Tout t'inquiète et t'alarme. Notre père avait

de grands intérêts à débattre avec ce vieil hypocrite de M. Jones, et la négociation aura pu n'être pas aisée. Je l'attends seulement à la chute du jour, et tu vois que le soleil est encore haut. Quant à s'égarer dans la forêt, la chose ne paraît guère possible. La route est suffisamment tracée maintenant, et lors même que notre père serait capable de se perdre, le cheval saurait bien seul revenir à son écurie.

— Où la pauvre bête fatiguée ne trou-

vera pourtant ni foin, ni paille, ni avoine afin de réparer ses forces! acheva tristement Julia.

— Bah! Schmidt lui donnera une brassée de ces herbes qu'il est allé couper dans le bois pour nos vaches, qui brament aussi la faim de leur côté; et puis le cheval aura mangé sans doute à Stockton.

— Fort bien, ma sœur ; mais si tu vois avec tant de détachement les souffrances des animaux domestiques, pourrais-tu du moins me dire ce que nous offrirons pour souper à notre père et à Schmidt, quand ils vont rentrer épuisés de fatigue?

— Ainsi donc, Julia, il ne reste plus rien de toutes ces provisions que nous

son sec? Il reste bien tout au moins un biscuit que nous pourrions faire tremper dans une écuelle de lait?

— Rien, Kretle, absolument rien; pas un morceau de salaison, pas un biscuit.... Quant au peu de lait que nous ont donné aujourd'hui nos pauvres vaches affamées, je comptais que tu en ferais toi-même ton repas du soir... Chétif repas, ma sœur, car tout le lait de la journée pourrait tenir dans un verre à boire!

— Et pourquoi, s'il y en a si peu, demanda Kretle avec vivacité, en profiterais-je plutôt que toi, ma sœur? Tu ne peux supporter aucune autre nourriture; et le lait sera pour toi ou je me fâcherai.

— Oh! moi, Kretle, répliqua Julia avec embarras, je n'ai besoin de rien aujourd'hui: Sans être réellement malade, je suis énervée, souffrante. .

— Cela veut dire, reprit Kretle émue,

son sec? Il reste bien tout au moins un biscuit que nous pourrions faire tremper dans une écuelle de lait ?

— Rien, Kretle, absolument rien; pas un morceau de salaison, pas un biscuit.... Quant au peu de lait que nous ont donné aujourd'hui nos pauvres vaches affamées, je comptais que tu en ferais toi-même ton repas du soir... Chétif repas, ma sœur, car tout le lait de la journée pourrait tenir dans un verre à boire !

— Et pourquoi, s'il y en a si peu, demanda Kretle avec vivacité, en profiterais-je plutôt que toi, ma sœur? Tu ne peux supporter aucune autre nourriture; et le lait sera pour toi ou je me fâcherai.

— Oh! moi, Kretle, répliqua Julia avec embarras, je n'ai besoin de rien aujourd'hui: Sans être réellement malade, je suis énervée, souffrante. .

— Cela veut dire, reprit Kretle émue,

que tu te laisses gagner par le chagrin, que tu te désoles, que tu te désespères en dedans de toi-même, quoi que je dise et quoi que je fasse ... Voyons, ma sœur, je t'en supplie, sois raisonnable ; notre situation est triste, j'en conviens ; mais elle deviendra meilleure. Tiens, aujourd'hui, par exemple, notre père sera parvenu sans doute à emprunter à M. Jones la somme dont il a besoin, et comme il sait notre détresse, il aura, j'en suis sûre, acheté de nouvelles provisions. Ce soir, peut-être, nous nous trouverons dans l'abondance .. Et puis,

ma sœur, ajouta Kretle, en posant sa figure espiègle sur l'épaule de Julia et en baissant la voix, comme si quelque indiscret eût pu l'entendre, as-tu songé que notre père aura trouvé peut-être à la ville des lettres de nos amis de France?. . Tu sais bien de qui je veux parler.

# CHAPITRE TROISIÈME.

# III.

## La colonie (suite).

Julia rougit et ses yeux brillèrent d'un éclat passager.

— Le crois-tu ? s'écria-t-elle.

Mais se ravisant aussitôt, elle reprit avec un soupir :

— C'est une folie ! On nous a déjà oubliées là-bas, comme si nous étions mortes depuis longtemps... Laissons cela et ne songeons qu'au moment présent, à la nécessité présente. Je suppose que notre père aura reçu un bon accueil à Stockton, qu'il n'aura besoin d'aucune nourriture à son retour ; mais notre bon Schmidt, dont le courage et l'intelli-

gence, il faut bien le dire, ont fait autant que l'affection de notre père pour rendre notre vie supportable dans ces déserts, que lui donnerons-nous à manger ce soir?

— Schmidt! s'écria Kretle en reprenant son ton léger et railleur, ne t'inquiète pas de lui, ma chère; il saura bien se tirer d'embarras. Les forêts de l'Amérique sont aussi productives pour lui que celles des Vosges; et si les cham-

pignons lui manquent ici, il se régale de faînes et de pignons, au risque de se brouiller avec les écureuils et les rarons dont il rogne ainsi l'ordinaire. Les coureurs des bois lui ont montré diffétentes espèces de racines et de graines dont ils s'accommodent eux-mêmes au besoin; je gage qu'il aura trouvé aujourd'hui un festin somptueux dans la forêt.

— Tu peux plaisanter, Kretle! répli-

qua l'aînée avec un sourire de mélancolie; enfant! oses-tu rire de notre misère ?

— Il sera temps d'en pleurer, ma chère Julia, quand elle me paraîtra certaine, inévitable. Tu vois tout en noir, et depuis quelque temps cette tendance de ton esprit devient de plus en plus marquée. Éprouverais-tu donc des atteintes de cette maladie que l'on appelle le *mal du pays*?

— En vérité, je n'oserais dire non, répliqua Julia d'un air de profond abattement.

— Que le ciel nous en préserve, ma sœur! On prétend que c'est un mal horrible, et je le redoute d'autant plus pour toi, que peut-être tu ne serais pas seule ici à en souffrir. As-tu remarqué comme notre père est sombre et taciturne depuis quelque temps? En dépit d'embarras momentanés et de privations pas-

sagères, il ne désespère pas de l'avenir, tu le sais, et cependant il montre un extrême dégoût pour toutes choses ; un mot suffit souvent pour le jeter dans des accès d'humeur noire; je n'ose plus prononcer en sa présence le nom de nos montagnes, de notre village de l'Arche, des amis et même des ennemis que nous avons laissés au pays, de peur de provoquer un de ces accès.

— Tu dis vrai, Kretle. Pauvre père !

lui aussi!... Je l'avais deviné, mais j'espérais m'être trompée... Eh bien! ma sœur, si de notre côté nous éprouvons quelques doutes, quelque découragement, quelques regrets, gardons-nous de les laisser voir à notre père; il a bien assez de son fardeau! Redoublons pour lui de soins et de tendresse. Il paraît que l'on meurt de ce mal, et je sens, je suis sûre que cela est vrai!

— Toi, mourir, Julia, y penses-tu?

s'écria Kretle toute frémissante. Oh! je t'en prie, surmonte ces idées absurdes qui te minent et t'ôtent le courage. La longueur et l'âpreté de cet hiver, l'isolement absolu dans lequel nous vivons depuis plusieurs mois, ont troublé ton esprit; mais voici le printemps qui approche; nous allons revoir la verdure et le soleil; mille soins différents nous réclameront, et alors sans doute, notre père et toi vous reviendrez à la santé.

— Puisses-tu dire vrai, ma chère Kretle! mais je n'ose espérer que tes vœux soient exaucés.

— Ecoute, Julia, reprit Kretle d'un ton à la fois confidentiel et caressant, je sais qu'elle est la cause principale du violent chagrin que tu essayes vainement de cacher... Ce n'est pas notre existence misérable d'aujourd'hui, ce n'est pas l'aspect de ces déserts, ce climat rigoureux, cet avenir menaçant; c'est l'incertitude où l'on te laisse sur le sort d'une personne qui est restée en France et qui t'est toujours chère; c'est surtout de ne pas entendre parler d'elle, de n'oser en parler toi-même. Ton cœur gonflé a besoin d'épanchement, sous peine

de se briser... Eh bien ! parlons de *lui*, ma sœur ; parlons-en aussi longuement que tu voudras ; je suis prête à t'écouter et à te répondre.

Les joues pâles de l'aînée des demoiselles Reber devinrent cramoisies.

— Kretle, s'écria-t-elle, généreuse Kretle, oublies-tu que toi-même....

Et elle s'interrompit ne sachant comment exprimer sa pensée.

— Je comprends, ma sœur, reprit la cadette, avec un sourire; mais ne crains pas que tes confidences éveillent en moi maintenant aucun sentiment fâcheux. M. Albert Lovendal n'est plus pour moi qu'un brave et loyal jeune homme qui nous a rendu de grands services à tous, qui m'a sauvé la vie, que tu aimes et

dont tu es aimée, et qui sera peut être un jour ton mari.

— Mon mari! s'écria Julia dans un transport dont elle ne fut pas maîtresse; à ton tour, ma sœur, d'où te viennent des idées aussi folles? M. Albert, en dépit de ses protestations et de ses serments, ne songe plus à nous; les prières et les menaces de son père lui auront fait surmonter aisément une affection passagère... Et comment en serait-

il autrement, Kretle, quand, depuis plus de huit mois que nous avons quitté la France, il ne nous a pas écrit une seule fois, il ne nous a pas donné une marque de souvenir? Il n'a même pas daigné répondre s'il acceptait la mission de confiance dont notre père l'avait chargé, au sujet de la cassette de la grand'-mère.

— Et c'est précisément cette absence complète de nouvelles, Julia, qui me

fait soupçonner des obstacles et des contretemps indépendants de sa volonté. Le caractère bien connu de M. Albert défend de croire qu'il aurait pu garder le silence dans un cas aussi grave; la loyauté seule eût suffi pour l'obliger à écrire. Sois donc sûre que tu apprendras bientôt, aujourd'hui peut-être, le motif de ce silence inconcevable. Les lettres doivent mettre longtemps à parvenir dans ces déserts, et, vu l'éloignement, elles doivent être sujettes à s'égarer ou à se perdre. Peut-être aussi une influence ennemie les a-t-elles volontai-

rement détournées. Je croirais à tout plutôt qu'à l'indifférence de M. Albert pour ma bien-aimée Julia. Réfléchis donc, ma sœur : Qui l'obligeait à venir, tout blessé et mourant, te dire adieu quand nous quittâmes le village de l'Arche, alors surtout que ses cruelles souffrances étaient l'ouvrage de notre père? A quel sentiment obéissait-il quand il nous suivit au Havre, où il me tira des mains de cet abominable Hermann? Et plus tard encore, nous eût-il obligés avec la plus ingénieuse délicatesse à recevoir des secours, sans lesquels tout succès ici eut été impossible, s'il avait

eu pour toi la froideur que tu lui supposes? Non, ma sœur, et il ne laissera pas sa tâche inachevée. Malgré les apparences, je suis certaine qu'il songe à toi, qu'il t'aime toujours; et tu en auras la preuve tôt ou tard.

# CHAPITRE QUATRIÈME.

# IV.

## La colonie (suite).

Julia écoutait avec une sorte de ravissement, elle souriait quoique ses yeux fussent pleins de larmes.

— Merci, Kretle, répliqua-t-elle ; malheureusement je ne peux voir les choses du même point de vue que toi, et pourtant tes paroles me causent un bien-être inexprimable... Comment fais-tu donc pour envisager d'une manière si consolante les tristes réalités de notre position actuelle ?

— Peut-être, Julia, mon caractère est-il plus frivole que le tien, répondit

Kretle avec naïveté ; peut-être aussi tournai-je moins souvent les yeux vers le passé, qui a été pour moi si douloureux. Je n'ai rien à regretter, rien à aimer *là-bas* ; toutes mes affections, toutes mes espérances se trouvent concentrées dans cette solitude où nous vivons.. Et puis, il faut le dire, ma sœur, cette force d'âme qui cause ton étonnement, je la dois surtout aux conseils et à l'exemple d'un ami plein de sagesse, qui est ici pour nous comme une seconde providence.

— Tu veux parler de Schmidt, sans doute?

— Oui, de Schmidt, ma sœur. Sans lui, sans la rapide expérience qu'il a su acquérir de la vie des déserts, cent fois déjà nous eussions succombé devant des obstacles toujours renaissants. Notre père, avouons-le, trop habitué aux usages et aux goûts de l'ancien monde, n'aurait pu se plier aux exigences de

notre condition nouvelle, s'il n'avait eu Schmidt pour guide et pour appui. C'est Schmidt qui mène tout ici, et si plus tard la fortune vient couronner nos efforts, à lui surtout nous devrons le succès. Au milieu des plus affreuses privations , il ne semble occupé que de notre bien-être, il ne songe qu'à satisfaire nos besoins ou même nos caprices. Si notre courage faiblit, il sait trouver de douces paroles pour le relever ; si notre esprit s'assombrit, il sait y faire entrer un rayon d'espérance. Oui, ma sœur, c'est à Schmidt que je dois cette énergie contre nos

misères; sa haute raison, son dévouement m'inspirent une confiance sans bornes; tant qu'il veillera sur nous, il ne saurait nous rien arriver de fâcheux.

Un franc sourire s'épanouissait maintenant sur les lèvres de Julia.

— Kretle, s'écria-t-elle, je partage ton

admiration pour notre généreux ami; mais tu parles de lui avec une chaleur!... Tu l'aimes, ma sœur; cette fois tu ne peux disconvenir que tu l'aimes!

— Je n'en sais rien, Julia.

— Et moi, j'en suis sûre à présent. Or, bien que Schmidt en agisse envers toi avec une discrétion extrême, suivant sa promesse, il aspire à une récompense

qui explique bien des choses... Voyons, ma sœur, pourquoi ne l'épouserais-tu pas? Tu sais que ni mon père, ni moi nous ne verrions avec déplaisir un pareil mariage?

— Ne me parle pas de mariage, interrompit Kretle avec une sorte d'impatience ; quoique Schmidt n'ignore pas mon triste passé et qu'il soit tout prêt à me le pardonner, j'ai bien réfléchi, et

je me crois indigne de devenir la compagne d'un honnête homme. Songes-tu qu'il est au monde un misérable dont je ne pourrais supporter la présence sans mourir de confusion, si le hasard le ramenait un jour devant moi? Tiens, laissons ce pénible sujet, ma sœur, je t'en conjure. Je ne me marierai jamais, à moins.. à moins d'événements qui peut-être n'arriveront pas.

— Quoi! ma bonne Kretle, voudrais-

tu te punir du crime d'un autre et te condamner...

— Brisons là, Julia, brisons là, je t'en supplie. Ai-je besoin d'épouser Schmid pour l'aimer et l'estimer comme il mérite d'être aimé et estimé? Ne vivons-nous pas sous le même toit, dans la douce intimité de la famille? Il saura se contenter de cette affection sainte... Et puis, continua la cadette en reprenant

ce ton léger et moqueur qui lui était habituel, as-tu songé au point le plus important? Pour se marier il faut un prêtre, et si la fantaisie nous venait de prendre un mari, où trouverions-nous un prêtre catholique dans ce désert? Il y a bien là-bas, à Stockton, ce M. Jones, nasillard, moitié ministre, moitié usurier, qui ne demanderait pas mieux que de marmotter ses psaumes à notre intention; mais fi! ce serait à dégoûter du mariage si l'on était obligée de recourir à lui.

Julia répondit sur le même ton, et cette conversation, commencée si sérieusement, allait peut-être tourner en plaisanterie, quand le son d'un cornet, auquel répondirent aussitôt les aboiements du chien, retentit à la porte extérieure.

— Voilà Schmidt! s'écria Kretle; le pauvre garçon est sans doute bien fatigué, et cette neige fondue a dû le tremper jusqu'aux os.

— Puisse-t-il avoir fait bonne chasse, murmura Julia; notre père et lui auraient du moins de quoi souper!

# CHAPITRE CINQUIÈME.

## V.

### La colonie (*Suite*).

Les deux sœurs sortirent et traversèrent rapidement l'enclos pour se rendre aux palissades. Nous savons que la ferme était complètement isolée et sur la li-

mite de la prairie. Une pareille situation exigeait certaines précautions; aussi la porte extérieure demeurait-elle soigneusement close, même pendant le jour. Julia et Kretle, après avoir reconnu par une fente celui qui arrivait, s'empressèrent de faire jouer les fortes traverses qui assujétissaient les battants de cette porte.

Schmidt était accompagné de Burg-

willers, qu'il avait rencontré chassant dans la forêt, et l'ancien marquard l'avait aidé complaisamment à couper du fourrage. Ils revenaient chargés chacun d'un énorme faix d'herbes et de branches vertes; ils disparaissaient presque sous leur fardeau, et Schmidt fut obligé de nommer son compagnon, dont la présence inattendue aurait pu effrayer les demoiselles Reber.

A peine furent-ils entrés, que le jeune

colon, déposant sa charge sur un tas de bois, s'empressa de barricader de nouveau la porte avec un soin particulier, pendant que Kretle et Julia s'informaient amicalement de Burgwillers et de sa sœur. Schmidt dit aux jolies ménagères, avec sa douceur accoutumée :

— Je vous ai prévenu déjà, mes chères demoiselles, qu'il était dangereux de vous montrer à découvert dans l'enclos,

car, à travers les palissades, vous pourriez recevoir une flèche, ou même une balle de carabine.. Par pitié! prenez quelque soin de vous-mêmes; nous avons plus que jamais besoin de prudence.

— Comme vous dites cela, mon cher Schmidt! reprit Kretle. Est-ce que, par hasard, vous auriez aujourd'hui des motifs particuliers de crainte?

— Non, mademoiselle; mais...

— Schmidt! s'écria Julia, qui avait cru voir de l'hésitation chez l'honnête jeune homme, vous ne savez pas mentir, car le mensonge est contraire à votre nature .. Si vous aviez fait quelque découverte alarmante, il serait plus sage de nous avertir.

— Eh bien! donc, j'en conviens, j'ai

trouvé non loin d'ici des empreintes de mocassins toutes fraîches sur la neige. A la vérité, ces empreintes étaient celles d'un seul homme, et nous n'aurions pas grand'chose à redouter d'un rôdeur isolé. Peut-être même ces traces n'appartiennent-elles pas à un Indien, car beaucoup de chasseurs de ces contrées ont adopté les chaussures des sauvages; toutefois, il est bon de ne pas nous relâcher de notre vigilance ordinaire.

— Bah! bah! il n'y a pas de peaux

rouges dans cette contrée, répliqua Burgwillers, car, moi qui rôde sans cesse dans la prairie ou dans la forêt pour chasser, je ne rencontre pas plus de sauvages que de bisons.

—Et c'est pourtant une rencontre que vous ne seriez pas fâché de faire, n'est-ce pas, monsieur Burgwillers? demanda Kretle.

—Les bisons, oui, puisque je suis venu

pour cela dans ce damné pays; mais ils ont disparu depuis le commencement de l'hiver, et on dit qu'ils ne reviendront plus qu'en grandes troupes au printemps. Quant aux Indiens, je ne désire pas les trouver sur mon chemin; on en raconte des choses...

— Eh bien! moi, reprit Kretle étourdiment, je ne serais pas fâchée de voir enfin un de ces terribles guerriers de la

prairie. Nous avons déjà rencontré quelques peaux rouges, soit à New-York, soit pendant notre dernier voyage; mais c'étaient de pauvres diables dégénérés, abrutis par l'eau-de-feu, et couverts de haillons. Ce qui piquerait vivement ma curiosité, ce serait un véritable sauvage avec son manteau de peau de castor, ses peintures de guerre, sa touffe de cheveux ornée de plumes, son tomahawk et sa lance.

— Ma sœur, ma sœur, prends garde!

s'écria Julia, un pareil souhait pourrait te porter malheur.

—Vous ne savez pas ce que vous demandez, Kretle, répliqua Schmidt. Mais allons, dit-il en prêtant l'oreille aux mugissements qui sortaient de l'étable, nos pauvres bêtes affamées nous ont entendus, et elles commencent à s'impatienter... Il est temps de leur donner la provende.

— Nous allons vous aider ! s'écrièrent les jeunes filles.

En peu d'instants le fourrage fut disposé dans les râteliers, tandis que Schmidt allait puiser de l'eau à une espèce de citerne pratiquée au milieu de l'enclos. Burgwillers lui-même prêta la main à la besogne, et bientôt l'on entendit les mâchoires des paisibles animaux qui broyaient leur chétive nour-

riture. En revanche, Polak, enfermé dans sa niche, redoublait de clameurs et s'étranglait avec sa laisse à force de s'agiter.

— Voilà encore un pauvre affamé qui invoque notre pitié, dit Julia. Messieurs, aucun de vous n'a-t-il rien tué à la chasse?

— Moi, rien! répliqua Burgwillers

d'un ton sombre; je ne sais quelle infernale chance me poursuit depuis quelque temps!

— Je n'ai guère été plus heureux, dit Schmidt en fouillant dans le carnier suspendu sur son dos. Cependant une pauvre bête m'est partie dans les jambes, là-bas, sur la lisière de la forêt, et je l'ai abattue, quoique ce soit une bien chétive proie.

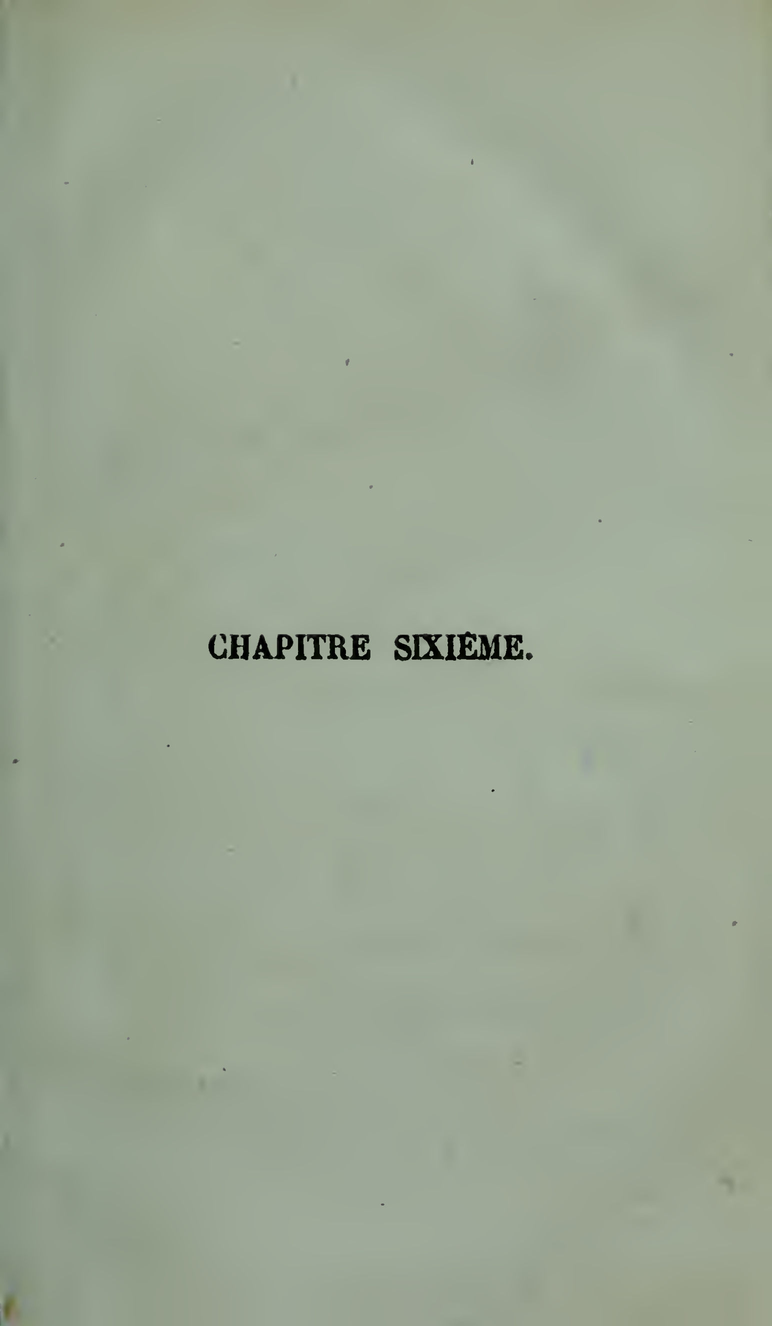
Il tira de son sac un animal de petite

taille, appelé *lièvre de sauge* ou *lièvre des prairies*. Sa chair est dure, coriace, et elle emprunte à l'armoise ou sauge, dont cette espèce fait sa nourriture, un goût d'amertume insupportable. Toutefois, à la vue de cette piteuse chasse, Julia ne put retenir un mouvement de joie.

— Ah! l'on soupera ce soir! s'écria-t-elle.

— Tu vois, ma sœur, ajouta Kretle avec gaieté, qu'il ne faut jamais désespérer de la Providence. Elle aurait pu nous envoyer un gibier plus délicat; mais je me pique un peu de cuisine, comme tu sais, et je vais accommoder celui-ci de manière à lui enlever ce goût d'absinthe qui répugne tant.... Je prétends faire de notre lièvre un manger délicieux.... En attendant, Schmidt, donnez sa part, je vous prie, à ce braillard qui veut obtenir par importunité ce qu'on lui eût donné par affection.

Schmidt tira son couteau et vida le lièvre, dont les parties non mangeables furent jetées à Polak. Le malheureux animal n'en fit qu'une bouchée, et sa portion lui semblait fort exiguë; mais il lui fallut s'en contenter, et il rentra tristement dans sa loge, en voyant ses maîtres traverser l'enclos pour regagner la maison.



# CHAPITRE SIXIÈME.

## V.

### La colonie (suite).

Schmidt, que nous avons ramené peut-être un peu trop brusquement sur la scène, était bien changé à l'extérieur depuis son arrivée dans le Kansas. Il

avait pris un air de santé et de vigueur qui ne s'accordait guère avec sa frugalité excessive, avec les rudes travaux auxquels il se condamnait; mais il avait le contentement de lui-même, et rien n'est salutaire au corps comme une conscience pure et satisfaite. On eût dit qu'il avait grandi; sa figure était brune, pleine et mâle; son regard, sans rien perdre de sa modestie, avait un caractère d'assurance et de fermeté. Adoptant franchement les mœurs et les habitudes du pays où il devait vivre désormais, il en portait le costume commode quoique

un peu barbare. Il était vêtu d'une blouse de chasse en peau de daim et de *leggings* (culottes collantes) de même matière ; un chapeau à larges bords couvrait sa tête; il était chaussé de grandes guêtres et de souliers ferrés. Outre l'énorme faix de fourrage dont il venait de se débarrasser, il s'était trouvé encore chargé d'une faucille et d'une hache, de son carnier, toujours muni de différents objets indispensables à un chasseur, et enfin de sa lourde carabine, sans laquelle il eût été dangereux de se hasarder hors de l'habitation. Malgré

les fatigues de la journée, il se montrait alerte et dispos en rentrant au log-house, et il se mit aussitôt en devoir d'aider les jeunes filles dans les soins du ménage.

Burgwillers, au contraire, conservait le costume, habit et veste de gros drap, casquette de cuir et guêtres de basane, qu'il portait autrefois dans sa fromage-

rie des Vosges. Son carnier en filet, son fusil rouillard étaient encore ceux qui lui servaient jadis à braconner le dimanche dans ses montagnes ; il semblait prendre à tâche de garder religieusement, sous ce climat nouveau, les habitudes de son pays natal. De même, l'ancien marquard continuait à se repaître des chimères qu'il caressait en partant pour le nouveau monde. Tout ce qu'on lui disait, depuis son arrivée, tout ce qu'il voyait de ses yeux, n'avait pu le désabuser. Selon lui, les vastes terrains dont il était propriétaire allaient se couvrir au

printemps de verdure fraîche et fleurie ; il allait voir arriver quelqu'une de ces grandes émigrations de bisons qui se composent parfois, dit-on, de plus de dix mille têtes. Une fois le troupeau engagé sur les domaines de Burgwillers, celui-ci se croyait sûr de faire sa fortune. On tuerait le plus possible de ces voyageurs à coups de carabine ; on ferait sécher la chair, on vendrait les peaux. On prendrait les vaches et les veaux dans des piéges, et on les apprivoiserait afin d'établir sur les bords de la rivière Jaune une laiterie semblable

à celles des Vosges. Quand on lui parlait du caractère indomptable des bisons, il assurait connaître des secrets merveilleux pour soumettre les taureaux les plus sauvages. Rien ne pouvait ébranler sa confiance, et, en attendant que le grand troupeau arrivât, il passait les journées à battre la prairie, à examiner les pistes des animaux isolés qui fréquentaient le voisinage.

Cependant, si Burgwillers montrait toujours en paroles la même assurance,

sa conduite, surtout depuis quelque temps, démentait un peu ses paroles. Ainsi, par exemple, il s'était contenté de faire construire une hutte de bois assez modeste, où il demeurait avec sa sœur et un jeune mulâtre qui leur servait de domestique. Quant aux vastes étables qu'il avait projetées pour loger ses futurs troupeaux de bisons, il remettait de jour en jour le commencement des travaux. Il s'était informé distraitement si, dans les immenses terrains dont il se trouvait propriétaire, certaines parties ne pourraient pas être

mises en culture ; enfin, ce qui était plus significatif encore, il avait demandé plusieurs fois le prix des bestiaux à Stockton, comme s'il eût songé à remplacer par des animaux domestiques les animaux sauvages qui faisaient défaut. Probablement donc l'ancien marquard avait des doutes; mais, soit amour-propre, soit entêtement, il refusait de reconnaître son erreur. Du reste, il menait une existence solitaire et misérable dans sa hutte ; le temps s'écoulait, ses ressources s'épuisaient, et il était à craindre que, le jour où sa dernière illusion viendrait à

tomber, il fût trop tard pour prendre un *parti* avantageux.

Les demoiselles Reber et Schmidt n'avaient pu, après le léger service que leur voisin venait de leur rendre, se dispenser de l'inviter à entrer dans la maison pour y prendre un peu de repos et se réchauffer ; c'était à peu près tout ce qu'on pouvait lui offrir. Cependant, comme Burgwillers séchait devant le

poële ses vêtements imprégnés de neige fondue, Julia lui demanda s'il n'accepterait pas « une tasse de lait chaud. »

Il se fit un silence profond. Kretle, qui était en train de dépouiller le lièvre, interrompit sa besogne, et Schmidt, sur le point de sortir afin de préparer du menu bois pour la cuisine, s'arrêta le doigt posé sur le loquet de la porte. L'un et l'autre attendaient avec anxiété la réponse de Burgwillers, en songeant

que la généreuse enfant venait d'offri son propre souper au visiteur.

— Du lait! répéta Burgwillers avec indifférence; j'en buvais assez là-bas au pays, et je n'en manquerai pas quand le troupeau de bisons sera venu... Merci! j'aimerais mieux un doigt d'eau-de-vie et une de ces galettes dures que l'on appelle des *biscuits*.

Kretle et Schmidt respirèrent en entendant ce refus.

— De l'eau-de-vie? du biscuit? répéta Julia avec confusion; malheureusement il ne nous en reste plus, monsieur Burgwillers.

— Alors une croûte de pain et un morceau de salé me suffiront.

— Nous n'avons plus une poignée de farine, et le baril de salaisons est vide, répondit Julia avec effort et les yeux baissés.

Burgwillers la regarda fixément.

— Comment! ni pain ni viande? reprit-il, mais, bon Dieu ! de quoi vivez-vous donc ici ?

— Surtout d'espérance, monsieur Burgwillers, répondit gaiement Kretle, qui s'était remise à dépouiller son lièvre; ce n'est qu'un moment à passer, et l'on vit comme on peut. Dame! notre ami Schmidt ne fait pas tous les jours d'aussi belles chasses qu'aujourd'hui, et il y aura gala ce soir à la maison.

Mais cette gaieté forcée ne donna pas le change à Burgwillers.

— Mes bons amis, dit-il avec chaleur, c'est mal à vous de ne m'avoir pas appris plus tôt vos embarras, et j'en ferai des reproches au voisin Reber. Nous devons nous entr'aider, nous autres pauvres gens ; si nous ne nous secourons pas les uns les autres, qui nous secourra?... Bientôt peut-être ce sera mon tour de recourir à vous; pourquoi n'auriez-vous pas recours à moi dans vos besoins? Allons ! Schmidt, prenez un panier et venez jusqu'à la niche de bois où je demeure. Il me reste quelques victuailles là-bas, et nous partagerons.

# CHAPITRE SEPTIEME.

# VII

**La colonie (suite).**

Schmidt et les deux sœurs étaient visiblement émus de cette cordiale proposition ; cependant ils se consultèrent du regard.

— Mille remercîments, monsieur Burgwillers, reprit enfin Kretle, mais vous n'avez pas trop pour vous. Peut-être votre sœur Marguerite... .

— Ma sœur trouvera bon que je fasse ce qu'il me plaît, répliqua l'ancien marquard d'un ton sec. Tenez, mademoiselle Kretle, vous n'aimez pas beaucoup Marguerite parce qu'elle a l'habitude de laisser courir sa langue au hasard;

cependant ce n'est pas une mauvaise femme, et puis, elle ne peut plus mordre sur l'un et sur l'autre à préseut qu'elle est enfermée seule chez nous avec ce petit moricaud qui n'entend pas un mot de langage chrétien. D'ailleurs, il n'y a qu'un maître au logis, et ce maître, c'est moi.

Julia, de son côté, paraissait avoir certains scrupules d'accepter.

— Nous vous sommes bien reconnaissantes, monsieur Burgwillers, reprit-elle avec embarras ; mais notre père ne peut tarder à revenir de la ville, et il rapportera sûrement des provisions.

— Bon ! chère petite, il ne peut rapporter grand'chose sur la croupe de son cheval par cet effroyable temps de dégel et de fonte de neige... Acceptez

mes offres, vous dis-je, et qui vivra verra.

Kretle fut la première à se décider.

— Allons! dit-elle, ne faisons point les fiers avec un vieil ami comme le voisin Burgwillers.

— Partons donc, Schmidt, interrom-

pit le marquard en se levant lui-même ; le jour baisse, et la prairie est assez mal habitée pendant la nuit. D'ailleurs, il faut que vous soyez ici avant le retour de Reber.

Schmidt ne résista pas davantage et alla chercher une espèce de hotte en écorce qu'il jeta sur son dos. Puis, saisissant sa carabine, il vint rejoindre Burgwillers.

— Voisin, lui dit-il en lui serrant la

main, vous êtes un brave homme, et je n'oublierai jamais le service que vous rendez à cette chère famille... Ah! Burgwillers, si vous vouliez enfin entendre la raison et ne pas vous mettre dans la tête certaines folies...

— Laissons cela, et en route! Nous causerons de mes affaires une autre fois, Schmidt, car je sais que vous êtes de bon conseil. Pour le moment, il s'agit de nos amis, et j'ai hâte de savoir leur garde-

manger mieux fourni... Pauvre Reber! pauvres enfants!

On sortit de la maison et l'on se dirigea vers la porte des palissades. Le soleil était couché et d'épais nuages étendaient sur le ciel un voile uniforme; une lumière blafarde, qui se rembrunissait de plus en plus, éclairait vaguement les solitudes du steppe. Le dégel continuait avec une force croissante; l'eau dégouttait de toutes parts,

et l'on voyait des milliers de petits ruisseaux se former çà et là sous la couche de neige. Les glaces de la rivière voisine craquaient toujours et semblaient devoir à chaque instant se briser; d'autre part, le chien de garde ne cessait de hurler et de secouer sa laisse comme s'il eût flairé quelque péril, et ni les caresses ni les menaces des deux sœurs ne purent lui imposer silence.

— Bah! dit Burgwillers, il sent les

coyotes qui, à cette heure du soir, viennent rôder autour des habitations.

Schmidt était lui-même de cet avis ; cependant il recommanda expressément aux jeunes filles de n'ouvrir la porte extérieure qu'à leur père et à lui, et il franchit avec son compagnon l'enceinte des palissades.

— Revenez-nous bien vite, Schmidt,

lui dit Kretle en le suivant des yeux ; nous allons être bien inquiètes jusqu'à votre retour.

— Et vous qui recommandez tant la prudence aux autres, s'écria Julia, soyez prudent pour vous-même.

Schmidt se retourna pour les remercier par signe de leur sollicitude, et les

deux amis disparurent bientôt dans la brume.

Les demoiselles Rèber, avant de rentrer, jetèrent un long regard dans la direction de la forêt; mais leur père n'arrivait pas, et elles replacèrent en soupirant les traverses de bois qui assujetissaient la porte.

A peine étaient-elles rentrées que Polak se mit à aboyer avec une force nouvelle.

La pauvre bête avait bien ses raisons pour crier. Un jeune Indien, drapé dans sa couverture, le visage bariolé de peintures jaunes et rouges, et son arc à la main, s'était glissé en rampant jusqu'aux palissades, et par les interstices des pieux jetait dans l'enclos un regard avide. Ni les sœurs ni Schmidt n'avaient pu le voir; mais Polak le sentait, et avec cette aversion instinctive, mêlée de terreur, que les animaux domestiques éprouvent pour les Indiens, il donnait l'alarme de tout son pouvoir.



# CHAPITRE HUITIÈME.

## VIII.

### La rencontre.

Cependant Reber, ayant terminé ses affaires à Stockton, s'était remis en route, deux heures environ après midi, pour retourner chez lui. Il pouvait donc

faire aisément avant la nuit les dix ou douze milles qui séparaient la ville de son habitation. Le chemin à travers les bois lui était familier; à défaut d'autres indices, il reconnaissait parfaitement sur la neige fondante les traces que son cheval y avait laissées le matin, et tout annonçait que son petit voyage s'accomplirait sans malencontre.

Nous savons quelles pressantes nécessités l'avaient obligé de se rendre à la

ville ; il fallait absolument qu'il se procurât des ressources pour vivre et faire vivre sa famille jusqu'à la récolte prochaine. Les fonds apportés de France et ceux plus considérables avancés par le consul de New-York avaient été employés à payer ses constructions, ses bestiaux, la main-d'œuvre de ses défrichements ; il avait même dépensé les cent dollars de Schmidt, que le généreux garçon l'avait forcé d'accepter. Il ne restait plus rien de ces diverses sommes, et, d'autre part, les provisions de la maison se trouvaient épuisées. Il y allait

donc d'un intérêt capital que le colon se procurât sur-le-champ de nouveaux subsides.

Il avait voulu d'abord s'adresser à l'obligeant consul de New-York, car il n'éprouvait aucun scrupule de contracter des emprunts modérés pour les besoins de sa famille. En effet, sa propriété avait quadruplé de valeur depuis qu'elle était en exploitation, et elle pouvait servir de garantie à des sommes beau-

coup plus considérables que celles dont elle était grevée. D'ailleurs il comptait, en dépit de lui-même, sur cette cassette enfouie qui contenait tant d'or, de diamants et de billets de banque. Aussi n'avait-il pas hésité, en s'apercevant que l'argent allait lui manquer, à écrire au consul pour lui demander un nouvel emprunt de quelques centaines de dollars; mais, à son grand étonnement, cette lettre était restée sans réponse depuis plusieurs mois.

Poussé à bout, il avait dû songer

alors à chercher assistance d'un autre côté; mais à qui s'adresser? La plupart des colons, ses compatriotes, se trouvaient dans une situation plus précaire encore; ils avaient renoncé à cultiver le terrain qui leur était échu en partage et abandonné leurs concessions pour chercher ailleurs des moyens d'existence. Burgwillers était plus riche; mais sa folle inaction, les fausses idées qui le dominaient, permettaient de prévoir qu'avant peu il aurait besoin lui-même de toutes ses ressources. Enfin Reber, après s'être consulté longuement avec

Schmidt, son conseiller ordinaire, avait pris la résolution de s'adresser à l'inévitable Jones, qui, en sa qualité d'agent de la compagnie William Bell, était dépositaire de fonds considérables et faisait la banque ou plutôt l'usure avec les colons.

Or, Reber venait de terminer sa négociation avec tout le succès désirable. Il avait trouvé Stockton augmenté d'un certain nombre de huttes de bois et

même d'une véritable maison de pierre; plusieurs centaines de nouveaux émigrants y étaient arrivés depuis peu, et la colonie commençait à mériter ce nom de *ville* qu'on lui avait donné prématurément. Le révérend facteur, enchanté de cette prospérité croissante, avait élevé des difficultés seulement pour la forme à la demande de Reber. Enfin M. Jones avait consenti à lui prêter deux cents dollars, moyennant un intérêt de cinq pour cent *par mois*. Le taux était exorbitant, mais il n'excédait pas de beaucoup les intérêts usuraires que l'on

exige des cultivateurs dans les pays neufs. Encore fut-il convenu que le quart seulement de cette somme serait soldé en argent; les trois autres quarts devaient être payés en nature, c'est-à-dire en grains, farine et salaisons, sur lesquels le factotum de Stockton prélevait déjà un énorme bénéfice.

Les deux parties étant tombées d'accord sur tous les points, Reber souscrivit son obligation, toucha les cinquante

dollars qui lui revenaient, et choisit dans les magasins les provisions qui lui étaient nécessaires. Par malheur, le dégel et le mauvais état des chemins ne permettaient pas de transporter immédiatement toutes ses acquisitions à la colonie des *Deux-Sœurs*, c'est ainsi que dans le pays on appelait l'habitation de Reber. Aussi, en attendant que le voyage fût possible à un chariot chargé, le colon dût-il se contenter de remplir de vivres un grand sac qu'il attacha sur la croupe de son cheval, et ce secours

semblait devoir suffire à sa famille pendant plusieurs jours.

Cette affaire arrangée, Reber éprouva une nouvelle satisfaction à peine moins vive que la première. M. Jones, qui était directeur de la poste de Sockton, comme il était le ministre, le juge et le banquier de la colonie, lui remit une lettre à son adresse, datée de New-York. Cette lettre, la première que le colon eût reçue depuis son arrivée dans le

Kansas, était de Girard, le secrétaire du consul, et expliquait en partie le silence alarmant que l'on gardait vis-à-vis de lui.

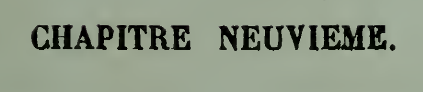
M. ***, le consul qui s'était montré si bienveillant à l'égard de Reber et de sa famille, avait été appelé en France pour remplir une haute mission diplomatique, et son successeur au consulat de New-York n'était pas encore arrivé à cette résidence. En l'absence du fonctionnaire

en titre, la direction des affaires appartenait à un subalterne qui ne suivait pas les traditions du précédent titulaire. Malgré les recommandations expresses de son ancien protecteur, Girard avait été révoqué de son emploi. Son influence était nulle désormais au consulat, et, comme il n'avait pas qualité pour agir au nom de Reber, il ne pouvait fournir aucun renseignement sur les recherches auxquelles avait dû donner lieu en France la succession de Mme Dietrich. En conséquence, il priait le colon, soit d'écrire directement au

consulat de New-York pour réclamer des explications qu'on ne pourrait lui refuser, soit de lui adresser à lui, Girard, un pouvoir authentique pour les réclamer en son nom. La lettre se terminait par des conseils et des encouragements, témoignant de la vive affection que ce brave homme conservait pour ses protégés.

Tel était, en substance, le contenu de cette lettre. Si elle n'apportait aucune

nouvelle favorable, loin de là, du moins ne fermait-elle pas tout à fait la porte à l'espérance. Le colon résolut de prendre les mesures les plus promptes pour savoir enfin à quoi s'en tenir sur l'existence réelle ou prétendue de la cassette.



# CHAPITRE NEUVIEME.

## IX.

### La rencontre (suite).

Reber avait une vive impatience d'arriver chez lui de bonne heure, et, comme nous l'avons dit, il pressait son cheval de tout son pouvoir. Mais le dégel

formait sur le sol raboteux de la forêt de larges flaques d'eau et de neige fondante qui l'obligeaient à de nombreux détours. D'ailleurs, le pauvre animal, affaibli par des jeûnes fréquents, surchargé du poids de son maître, écrasé par les provisions qui formaient un lourd ballot sur sa croupe, ne pouvait aller bien vite ; ses sabots glissaient sur la glace, il bronchait à chaque pas. Le voyageur fut même obligé plusieurs fois de descendre afin de soulager sa monture, et, les pieds dans la neige, il lui

fallait péniblement la traîner par la bride.

Le pauvre Reber était bien changé, lui aussi, depuis quelques mois, et son extérieur justifiait pleinement les craintes de ses filles. Sa vigueur avait disparu, ses fraîches couleurs s'étaient effacées; il avait vieilli avant le temps et ne semblait plus être que l'ombre de lui-même. A la vérité, il ne s'était pas épargné dans les rudes travaux qu'avait

exigés la fondation de son établissement agricole, et il avait payé de sa personne comme le dernier manœuvre à ses gages. Néanmoins, la fatigue seule ne pouvait avoir amassé si promptement des rides sur son front, creusé ses joues et blanchi ses cheveux. Sans doute une peine morale, d'autant plus vive qu'il désirait davantage la cacher, le minait sourdement et avait attaqué déjà sa constitution. Même en ce moment qu'une lueur d'espérance éclairait sa physionomie, son regard était terne, une teinte plombée couvrait son visage.

et sa tête se penchait sur sa poitrine comme si elle eût fléchi sous le poids du chagrin.

Tantôt marchant, tantôt chevauchant, Reber, enveloppé dans un manteau de peau de bison, et son fusil sur l'épaule, avait fait environ les deux tiers de la route. Il ne se trouvait plus guère qu'à trois ou quatre mille environ de l'habitation, quand un bruit, faible d'abord,

mais paraissant se rapprocher rapidement, vint lui donner l'éveil : on eût dit de hurlements de bêtes féroces et d'aboiements de chiens sauvages. Dans le désert tout est motif de précautions et d'alarmes; aussi Reber s'empressa-t-il d'attacher à un arbre son cheval effrayé qui commençait à dresser les oreilles et à montrer des velléités d'insubordination; puis, armant son rifle, il se tint prêt à tout énement.

Il était depuis quelques minutes en

observation, quand il se fit une grande agitation dans les broussailles à vingt pas de lui. Tout à coup un beau cerf, qui paraissait blessé, s'élança dans une clairière voisine et fut suivi d'une douzaine d'animaux ayant la taille de chiens bassets, qui aboyaient à ses trousses. Reber, en effet, les prit d'abord pour des chiens; mais un examen plus attentif lui permit de reconnaître dans la meute bruyante ces petits loups qui infestent le pays, et qu'on appelle coyotes ou loups des prairies. Sans doute ceux-là, poussés par la faim, s'étaient réunis

pour attaquer la bête fauve, qui, perdant son sang et déjà presque forcée, semblait destinée à devenir bientôt leur proie.

Le cerf, occupé exlusivement de ses persécuteurs, n'aperçut pas le colon. Une fois dégagé des plantes grimpantes qui embarrassaient ses mouvements, il se retourna pour tenir tête à ses adversaires et les obliger de battre en retraite. Les coyotes, en le voyant dans

cette attitude menaçante, s'arrêtèrent aussi et rentrèrent dans les halliers, mais sans cesser de pousser des aboiements étourdissants, d'où les naturalistes ont donné à cette espèce le nom de loup aboyeur (*lupus latrans*). Content sans doute du résultat de son retour offensif, le cerf allait poursuivre sa route ; il n'en eut pas le temps.

Reber, après avoir observé avec stupéfaction les péripéties de ce petit dra-

me, vint à songer que le cerf était réputé excellent gibier, et que la chair de celui-ci serait une merveilleuse ressource pour son monde, en attendant l'arrivée des provisions. A peine cette réflexion se fut-elle présentée à son esprit, qu'il porta sa carabine à l'épaule et tira. Quand la fumée du coup se fut dissipée, il eut la joie de voir le pauvre animal renversé sur la neige et se débattant dans les dernières convulsions de l'agonie.

Le bruit de l'explosion, répété par les

mille échos de la forêt, imposa d'abord silence aux coyotes en leur révélant la présence de l'homme, et ils disparurent tous. Mais bientôt l'odeur du sang et la faim l'emportant sur la crainte, ils recommencèrent leurs hurlements lamentables, comme pour demander une part de cette magnifique proie. Reber, connaissant de longue date la lâcheté de ces mendiants, ne s'inquiéta pas plus de leurs plaintes que de leurs menaces; tout heureux et tout fier, osant à peine croire à sa victoire, il courut s'emparer de sa conquête.

C'était un cerf de Virginie, au poil doux et soyeux, aux formes élégantes; son bois naissant se trouvait recouvert à cette époque de l'année d'une peau douce et fine à laquelle les chasseurs donnent le nom de *velours*. Il était d'une grande taille et pouvait peser une centaine de livres.

Reber, après l'avoir examiné avec complaisance, songea aux moyens de le transporter chez lui; mais là naquit

une difficulté. Son pauvre cheval, fatigué, était incapable de porter et son maître et ce surcroît de charge jusqu'à l'habitation; d'un autre côté, laisser la pièce de venaison à la place où elle était pour revenir la chercher le lendemain, c'était fournir un festin à tous les coyotes de la contrée. Aussi le colon ne vit-il qu'un parti à prendre : c'était de mettre le cerf en travers de la selle, tandis que lui-même achèverait la route à pied.

Il traîna donc la bête jusqu'à l'endroit

où il avait attaché son cheval; et il était en train de l'assujettir sur la selle, quand une voix rude et irritée s'éleva derrière lui :

— Mordieu! l'ami, disait-on en anglais, vous n'êtes pas gêné, à ce qu'il paraît... Avant de vous emparer de ce gibier, vous auriez dû au moins vous assurer s'il vous appartenait. Allons!

jetez cette bête par terre et montrez-moi les talons bien vite.

Reber, au premier bruit, avait interrompu sa besogne et s'était retourné brusquement; alors il aperçut en face de lui un homme de mine peu rassurante et armé d'un rifle de longueur démesurée.

Ce personnage, autant qu'on pouvait

en juger au jour affaibli qui pénétrait dans la forêt, était de taille moyenne, mais trapu, carré des épaules, et d'une force peu commune. Son visage parcheminé, hérissé d'une barbe inculte, avait une teinte si foncée qu'on se demandait s'il appartenait à un Indien ou bien à un individu de race blanche ; et ses yeux, cachés sous d'épais sourcils, exprimaient, en ce moment surtout qu'ils étaient enflammés par la colère, une sorte de férocité. Il portait le costume des coureurs des bois : blouse de peau de daim à capuchon, leggins de cuir et

mocassins à la mode indienne; il avait sur la tête un bonnet en peau de raton, dont la queue lui servait d'aigrette. Un vieux carnier, souillé de graisse et de sang, un couteau de chasse à manche de corne, suspendu à son côté, et sa formidable carabine, complétaient son équipage, qui annonçait un de ces chasseurs farouches, étrangers à la civilisation et souvent en guerre avec elle.

# CHAPITRE DIXIÈME.

# X.

## La rencontre (*Suite*).

Malgré l'attitude menaçante de l'inconnu, Reber se trouva plus surpris qu'effrayé, et il répondit en français avec impatience :

— A qui diable en avez-vous, l'ami, et que me voulez-vous?

Ces paroles non-seulement furent comprises du coureur des bois, mais encore semblèrent adoucir un peu son humeur sauvage.

— Ah! un Français! dit-il dans la

même langue ; ils n'en font jamais d'autres, et ne doutent de rien !

Toutefois ce sentiment d'indulgence passa aussi vite qu'il était venu.

— Français ou diable, poursuivit-il avec colère, il ne sera pas dit qu'on m'aura pris ainsi mon gibier à mon nez et à ma barbe. Allons ! camarade, ren-

dez-moi *mon* daim, ou, que le ciel me confonde ! je vous envoie une balle dans la tête.

Reber, quoique l'adversité l'eût cruellement abattu, était toujours au fond cet irascible fermier qui autrefois jouait du bâton pour la moindre injure.

— Ecoutez, l'ami, reprit-il en commençant à s'échauffer, je ne vous con-

nais pas et je ne sais de quel droit vous venez réclamer une pièce de gibier dont je suis le propriétaire légitime. Ce cerf est à moi, et je ne veux le rendre à personne.

Les yeux du coureur des bois brillèrent d'une flamme menaçante à cette réponse si peu mesurée, et il porta son rifle à son épaule. Reber pâlit légèrement, mais il fit bonne contenance, et

leva sa carabine à son tour, comme pour répondre de la même manière. Alors il se souvint qu'après avoir tiré sur la bête fauve, il n'avait pas rechargé son arme.

— Allez-vous donc m'assassiner ? s'écria-t-il.

Le chasseur demeura quelques secondes dans la même position, le doigt

posé sur la détente; cependant il finit par rabaisser son rifle, et reprit comme s'il se parlait à lui-même, habitude que la vie solitaire lui avait donnée sans doute:

— Assassiner! C'est ainsi, en effet, que dans les villes on appelle se faire justice soi-même... D'ailleurs celui-ci est un de ces colons qui nous arrivent tout bourrus d'Europe, et ne connais-

sent pas les usages de la prairie... Je lui parlerai donc avec civilité.

Puis, s'adressant à Reber :

— L'homme, lui dit-il d'un ton saccadé, comme s'il contenait ave effort la violence de son emportement, lorsque vous avez abattu ce daim, il avait déjà reçu une balle. Si vous en doutez regar-

dez cette blessure, là, au-dessus de l'épaule... Mon coup n'est pas bon, j'en conviens, et il est tout à fait indigne d'un vieux chasseur tel que moi; mais je voyais imparfaitement la bête dans les halliers quand ces maudits coyotes l'ont fait lever, et j'ai frappé où j'ai pu. Cependant elle avait peine à marcher, perdait beaucoup de sang, et si les coyotes n'avaient pas été à ses trousses, j'allais l'arrêter d'un coup de couteau... Maintenant, étiez-vous en droit de tirer sur un animal à moitié mort déjà, et que j'avais marqué comme le mien ?

Reber examina le cerf et constata l'existence de la blessure annoncée au défaut de l'épaule. Il crut même se souvenir d'avoir entendu un coup de feu lointain pendant qu'il chevauchait dans le bois, ce qui justifiait l'assertion de l'inconnu. Cependant il lui paraissait dur d'abandonner une si belle proie.

— Le cerf n'était pas à moitié mort, comme vous dites, répliqua-t-il avec vivacité; il allait bon train, au contraire,

et vous eussiez pu courir longtemps avant de l'atteindre. D'ailleurs il est d'usage, parmi les chasseurs, que le gibier appartienne à celui qui l'arrête...

— Usage ou non, interrompit le coureur des bois impétueusement, voulez-vous enfin me le rendre ?

Reber était fort tenté de ne pas céder

à ces injonctions grossières ; mais considérant que son droit était douteux et qu'il n'avait rien à gagner dans une querelle contre un de ces indomptables chasseurs de l'Ouest, il répondit d'un air contraint :

— Il a été un temps, l'ami, où ni votre colère ni vos menaces n'eussent pu me décider à lâcher prise ; mais deux chrétiens doivent-ils s'entre-égorger pour une misérable pièce de gibier ?

Prenez-la donc, et puisse la première bouchée que vous mangerez de cette venaison vous étrangler bel et bien!

En même temps il détacha le cerf et le jeta sur la neige devant le coureur des bois.

Celui-ci, homme d'action avant tout,

ne vit que la restitution en elle-même, et ne s'inquiéta pas du souhait peu charitable dont Reber l'avait accompagnée. Il posa son pied sur l'animal contesté, comme pour en prendre possession ; mais alors l'irritation peinte jusqu'ici dans son regard et sur son visage tomba tout à coup, et l'on eût dit qu'il était subitement devenu indifférent à sa victoire.

Il considéra en silence Reber, qui

venait de se remettre en selle et se disposait à partir.

— Ainsi donc, monsieur, demanda-t-il d'un ton plus doux, vous êtes Français d'origine et établi depuis peu de temps dans le voisinage ?

— Que vous importe? répliqua sèchement le colon ; vous avez ce que

vous demandiez... Maintenant tout est fini entre nous; poursuivez votre chemin, comme je vais poursuivre le mien.

Et il voulut s'éloiguer.

Cette réponse faillit réveiller la colère du fougueux coureur des bois; cepen-

dant il se contint et reprit d'un ton presque amical :

— Allons ! monsieur, pas de rancune. Comme vous je suis né en France, et je ne voudrais pas me brouiller avec un compatriote... Si ce daim vous est nécessaire pour nourrir votre famille, prenez-le ; il me suffit que vous ne me le contestiez plus, et, à vrai dire, je ne saurais qu'en faire. Prenez-le, vous dis-

je, ou de par le diable ! je vais le laisser aux coyotes ; ils y ont bien aussi des droits, car, en définitive, ce sont eux qui ont lancé la bête.

Mais cette réparation tardive n'apaisa pas Reber.

— Merci, je n'en veux pas, dit-il avec humeur ; il est bien à vous ; gardez-le, et bonsoir.

Le coureur des bois poussa un juron dans une langue inconnue ; mais si l'on en jugeait par la manière dont il ronfla, ce juron devait être formidable.

# CHAPITRE ONZIEME.

## XI.

### La rencontre (suite).

— Je ne suis pas habitué à ce qu'on me parle ainsi, reprit le chasseur, et il n'est pas prudent d'ordinaire de m'échauffer la bile; mais je deviens tout à

fait bonasse et je ne me reconnais plus moi-même quand je me rapproche des défrichements... Allons, l'ami, encore une fois, chargez sur votre cheval ce morceau de venaison, qui vous procurera ce soir un régal à vous et à votre monde; et puis, si, comme je l'imagine, vous demeurez dans le voisinage, vous m'inviterez bien à en manger ma part, en même temps que vous me donnerez chez vous un coin pour y passer la nuit. J'ai laissé mon cheval et mes chiens dans une habitation à plusieurs milles d'ici, et, par cet horrible temps, je ne

me soucie pas d'aller chercher un gîte à cette distance.

Il avait l'air, en faisant cette proposition, d'accorder une faveur plutôt que de demander une grâce. Reber en fut choqué.

— Je ne reçois pas ainsi dans ma maison sans connaître les gens, dit-il

avec aigreur. Qui êtes-vous et d'où venez-vuus ?

L'autre, à son tour, se montra blessé de pareilles questions.

— Qui je suis ? répondit-il ; je suis un chasseur. D'où je viens ? de la prairie, où je fais la guerre aux castors, aux bisons et aux Indiens... Vous êtes scru-

puleux, l'ami, et peu hospitalier, à ce que je vois.

— Eh bien ! monsieur le chasseur, dit Reber, à qui ces explications ne paraissaient pas suffisamment rassurantes, ma demeure est située plus loin que l'habitation où vous avez laissé votre cheval et votre bagage ; d'ailleurs, elle est petite, mal approvisionnée, et je ne saurais y recevoir personne... Au

revoir donc, et que Dieu vous assiste !

Ce refus cavalier exaspéra le coureur des bois.

— *Caramba* ! s'écria-t-il, vous mériteriez...

Mais il se ravisa tout à coup.

— Soit, reprit-il ; vous ne savez pas, camarade, ce que vous refusez. On n'a jamais regretté de m'avoir pour ami, et beaucoup ont regretté de m'avoir eu pour ennemi. Si vous étiez depuis plus longtemps dans ce canton, vous sauriez que le vieux chasseur que les colons appellent Tête-de-Feu n'est homme à oublier ni un service ni une offense.

Il s'éloignait déjà ; Reber le rappela.

— Tête-de-Feu ! répéta-t-il ; frappé

d'un souvenir. Est-ce donc à vous, monsieur, que l'on donne ce surnom?

— A moi-même. Auriez-vous aussi entendu parler de moi?

— Peut-être. Connaissez-vous M. Girard, dernièrement secrétaire du consulat français de New-York?

— Girard ! s'écria le coureur des bois dont les traits s'animèrent à ce nom ; si je connais Girard, l'intrépide boiteux de l'Orégon, celui que l'on appelait dans les prairies l'Aigle-Rusé ! si je connais Girard, l'ami qui m'a sauvé trois fois de la mort ou de la captivité, l'homme le plus brave, le plus prudent, le plus loyal dont le pied ait jamais foulé le sol du désert !... Qu'avez-vous à me dire de Girard ? où est-il ? pouvez-vous me donner de ses nouvelles ?

Le chasseur parlait avec une anima-

tion, une énergie qui justifiait parfaitement son sobriquet de Tête-de-Feu.

— Je le peux, répliqua Reber, et je viens d'en apprendre de toutes fraîches à Stockton. Là-bas, à mon habitation, où vous allez m'accompagner, monsieur Tête-de-Feu, vous trouverez une lettre de lui à votre adresse. Si elle ne vous a pas encore été remise, c'est que personne n'a pu m'indiquer votre demeure.

— Cela eût été difficile, en effet, car je n'ai pas de domicile fixe, et depuis bien longtemps je ne m'étais rapproché des défrichements. Partons, partons bien vite. . Une lettre de mon cher Girard ! Vous me la lirez, mon ami ; car depuis que je vis dans la prairie j'ai un peu oublié la lecture... Mais ne pouvez-vous me dire dès à présent ce qu'elle contient ?

— Il vous y recommande chaleureu-

sement une famille de nouveaux colons pour laquelle il s'est montré plein de bonté ; cette famille est la mienne.

— Il suffit; je vous prouverai quel cas je fais d'une recommandation de Girard... Comment vous appelez-vous ?

— Reber.

— Eh bien! monsieur Reber, tou-

chez-là... Ne craignez pas de prendre ma main! Girard a dû vous dire que, malgré la rudesse de mes manières et certaines fautes passées, cette main est celle d'un honnête homme .. Maintenant que nous nous entendons, il est inutile de nous arrêter ici davantage; chargez donc ce daim sur votre cheval; nous cheminerons à pied jusque chez vous. Oublions notre sotte querelle, et souvenons-nous seulement que nous sommes l'un et l'autre des amis de Girard.

Ce langage franc et amical était bien

de nature à dissiper les préventions du colon contre l'irascible coureur des bois; aussi Reber laissa-t-il tomber sa main dans celle de Tête-de-Feu qui la serra vigoureusement. L'alliance ainsi conclue, les deux nouveaux amis se mirent en marche côte à côte pour gagner l'habitation, tandis que Reber traînait par la bride son cheval chargé du gibier en litige.

La nuit commençait alors à tomber.

et les objets un peu éloignés perdaient déjà leurs formes et leurs couleurs; mais il n'était pas à craindre que les voyageurs s'égarassent. Tête-de-Feu, avec l'instinct particulier des hommes de sa profession, se dirigeait sans hésitation à travers la forêt. Un calme funèbre régnait maintenant dans ces solitudes; seulement des gouttes d'eau, formées de neige fondue, tombaient, avec un bruit monotone, dans des flaques naissantes au pied des vieux troncs, et les coyotes, qui hurlaient faiblement au fond des bois, déploraient

à leur manière le mauvais succès de leur dernière chasse.

Tout en marchant, une conversation intime s'était établie entre Reber et Tête-de-Feu. Ils causèrent d'abord de Girard, sur le compte duquel le coureur des bois demandait toujours des détails; puis le colon, s'abandonnant à une entière confiance, exposa l'état de ses affaires; il ne dissimula rien, ni l'incertitude de sa position, ni ses découragements, ni les

obstacles et les privations contre lesquels il avait à lutter chaque jour. Cette franchise ne pouvait manquer de produire de l'impression sur un homme du caractère de Tête-de-Feu; en apprenant la cause du voyage de Reber et la détresse de l'habitation, il ne put s'empêcher d'interrompre chaleureusement son interlocuteur.

— Sacrebleu! en êtes-vous là? s'écria-t-il. Vous autres colons nouvellement

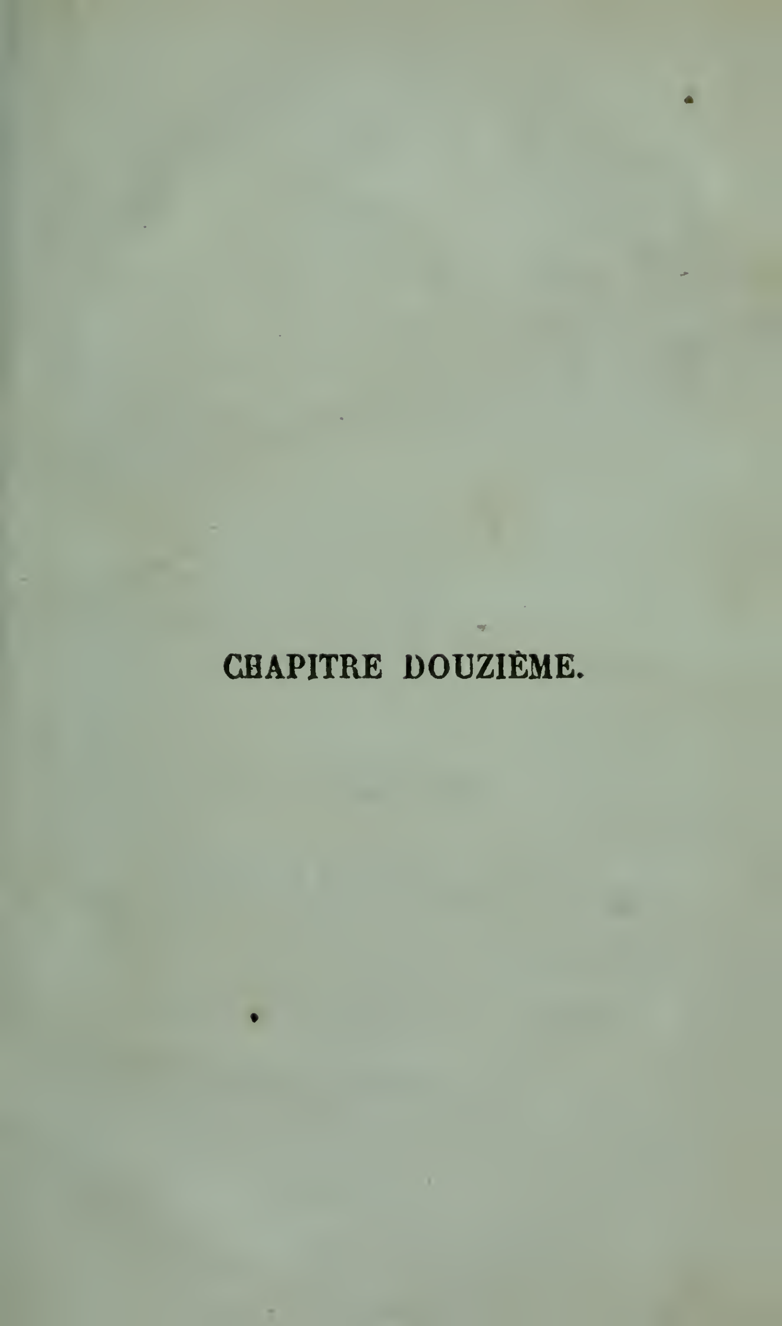
arrivés d'Europe, vous vous noieriez dans un verre d'eau!... Comment, on souffre de la faim chez vous, quand vous pourriez vivre dans la plus grande abondance! Cependant la rivière regorge de poissons, la prairie de gibier; la forêt vous produit des graines et des racines, du sucre d'érable, du miel délicieux. Vous devriez avoir de quoi faire bombance tous les jours, à toute heure, et vous manquez du nécessaire, et vous épuisez vos ressources à acheter ces fétides provisions des spéculateurs yankees!... Mais je m'en mêlerai, ami

Reber, et avant quinze jours d'ici j'aurai ravitaillé votre log-house pour six mois... Pourvu, toutefois, ajouta-t-il avec une sorte d'embarras, que ma face bronzée et mes habitudes sauvages n'effarouchent pas trop vos jeunes filles!

Reber le remercia de ses bonnes intentions, et la conversation continua dans les termes d'une bienveillance réciproque.

On atteignit ainsi la lisière de la forêt, et Reber s'arrêta pour montrer la ferme à son compagnon. Le jour était encore assez clair dans la plaine, malgré les épais nuages qu'un vent tiède et humide roulait pesamment dans le ciel. Les touffes d'arbustes disséminées dans la prairie et les rangées régulières de palissades se détachaient en noir sur le tapis de neige qui commençait à s'amincir et même à se déchirer çà et là par l'effet du dégel. Quoiqu'on fût à cinq ou six cents pas de l'habitation, on entendait distinctement les aboiements

furieux du chien de garde; mais Reber crut que Polak sentait déjà son approche, et il ne s'en inquiéta pas.



# CHAPITRE DOUZIÈME.

## XII.

### La rencontre (suite).

Il exposait à son compagnon les améliorations qu'il comptait opérer dans l'avenir, quand Tête-de-Feu s'écria tout à coup, en lui montrant un point som-

bre qui se mouvait sur la surface blanche de la prairie :

— Que diable aperçois-je là? Est-ce un homme ou un animal?

Reber remarqua aussi l'objet indiqué, mais sa vue, moins exercée, ne lui permit pas de décider la question.

— C'est certainement un homme, re-

prit le coureur des bois après un nouvel examen; il porte sur ses épaules un fardeau qui lui donne un air tout à fait étrange, de la distance où nous en sommes... Vous devez connaître ce gaillard, monsieur Reber, car il se dirige tranquillement vers votre log-house comme quelqu'un de la maison.

— Alors, ce doit être Schmidt, le brave garçon dont je vous ai parlé; et l'on croirait qu'il vient de rendre visite

au voisin Burgwillers, là-bas, dans la prairie.

Mais le coureur des bois avait déjà tourné son attention d'un autre côté, et son regard se fixait avec un intérêt particulier sur la ferme.

— Il y a encore là-bas, reprit-il à demi-voix, quelqu'un qui paraît vouloir escalader vos palissades... *Carrajo*! poursuivit-il impétueusement, je ne me

trompe pas! c'est un Indien... Nous arrivons à temps!

Et il se mit à courir en armant sa carabine.

— Un Indien! s'écria Reber éperdu. Juste ciel! pourvu qu'en mon absence il ne soit pas arrivé malheur à mes enfants!

Il se mit à courir à son tour; mais,

obligé de traîner son cheval par la bride, et embarrassé de son équipage, il ne pouvait aller aussi vite que Tête-de-Feu. Cependant il criait de toutes ses forces pour avertir les jeunes filles assiégées que l'on venait à leur secours.

Ces cris, aussi bien que l'approche de plusieurs personnes, donnèrent enfin l'éveil à l'Indien, dont la vigilance ordinaire semblait avoir été endormie par une circonstance inconnue. Soit

qu'il n'eût pas l'intention de franchir la palissade, et qu'il eût cédé seulement à la curiosité habituelle aux sauvages, soit que la vue de ces nouveaux venus l'eût fait renoncer à son dessein, il descendit du poteau sur lequel il était grimpé, et examina froidement sa situation. Cette situation paraissait désespérée, et le peau rouge était cerné de toutes parts. Derrière lui les clôtures de la ferme opposaient à sa fuite un obstacle insurmontable; à gauche, du côté de la prairie, se montrait Schmidt, qui, malgré son fardeau, s'avançait d'un

bon pas, sa carabine à la main, à droite était la rivière, où des torrents d'eau commençaient à couler par-dessus la couche de glace; en face, Tête-de-feu et Reber accouraient de manière à lui couper le chemin de la forêt. Il semblait donc impossible que le rôdeur pût éviter d'être tué ou pris.

L'Indien vit tout cela d'un coup-d'œil, mais il resta immobile quelques secondes, comme s'il eût médité un plan de retraite. Son attitude fière et hau-

taine annonçait qu'il comprenait le danger et qu'il le méprisait. Enfin, il s'assura que son tomahawk était suspendu à sa ceinture, saisit d'une main son arc, de l'autre une flèche; puis il poussa un cri féroce et se mit à descendre, rapide comme le vent, la hauteur sur laquelle la ferme était bâtie. Il se dirigeait obliquement vers la forêt, de manière à passer entre Schmidt et Tête-de-Feu.

Grâce à son agilité, ce plan semblait devoir réussir. Schmidt et Reber n'ayant

jamais vu de véritable Indien dans toute sa farouche indépendance, ne pouvaient croire que ce fût une créature humaine qui bondissait ainsi le long de cette pente escarpée, et ne songeaient pas à employer leurs armes; cet être bizarre, aux ornements barbares, avec sa tête rasée que surmontait une touffe de cheveux longs et entremêlés de plumes, leur produisait plutôt l'effet d'un démon, de quelque habitant fantastique de ces mystérieux déserts. Profitant de leur stupéfaction, le peau rouge continuait de descendre la colline, sautant comme un

chamois par-dessus les obstacles, et il devenait douteux que Tête-de-Feu seul pût l'empêcher d'atteindre la forêt où il eût trouvé un refuge assuré.

Mais le coureur des bois était trop habitué aux rencontres de ce genre pour s'étonner le moins du monde. Comme l'Indien, en se rapprochant de Schmidt, qui ne faisait rien pour l'arrêter au passage, allait, peut-être s'échapper, le chasseur lui ordonna par signes de s'ar-

rêter. L'autre ne tint pas compte de ces injonctions, et continua sa course effrénée.

— *Tarteifle*! s'écria Tête-de-Feu, qui dans sa vie errante avait pris l'habitude de jurer dans toutes les langues, je trouverai bien moyen de t'empêcher d'aller si vite!

Il épaula son rifle, et tira sur le fuyard.

On connaît la terrible adresse des chasseurs américains, qui à d'énormes distances logent une balle dans l'œil d'une bête fauve lancée au galop; cependant le peau rouge ne fut pas atteint, et la balle coupa seulement une des lanières de cuir qui pendaient à sa ceinture; c'est que Reber avait posé la main sur l'épaule du coureur des bois au moment où il tirait, et avait dérangé le coup.

Tête-de-Feu se retourna brusquement, et sa colère tomba sur son compagnon :

— Cinq cent mille tonnerres! dit-il avec un accent formidable, osez-vous porter la main sur moi? c'est un jeu dangereux, je vous en avertis!

Reber fut effrayé de cette violence.

— Monsieur Tête-de-Feu, balbutia-t-il avec embarras, je vous demande pardon. Mais est-il nécessaire de tuer ce malheureux sauvage avant de connaître les motifs de sa présence ici?

— Vous n'êtes pas habitué à la vie des prairies, répliqua le chasseur, qui eut peine à dominer son ressentiment; sans cela vous sauriez qu'avec les Indiens il faut tuer ou être tué..... Quant à celui-ci, je voulais seulement lui loger une balle dans le gras de la jambe, pour ralentir un peu son pas.

— Encore une fois pardon; mais il a peut-être des intentions pacifiques, et il fallait s'assurer d'abord...

En ce moment, le rodeur, sans inter-

rompre sa course, posa la flèche sur son arc et la décocha contre les deux compagnons; la distance était trop grande pour que le coup pût être assuré; cependant la flèche vint s'enfoncer en sifflant à deux pas de Reber, puis l'Indien poussa un nouveau hurlement de défi, et adressa un geste méprisant à ses adversaires.

— Voilà un témoignage de ses bonnes intentions, reprit sèchement Tête-de-Feu. Maintenant il va nous échapper, et vous verrez ce qu'il en résultera.

Les craintes du coureur des bois semblaient devoir se réaliser. Le peau rouge venait de franchir la ligne de ses adversaires, en se rapprochant de Schmidt, qui, chargé d'un lourd fardeau, était le moins redoutable. Mais tout à coup les choses changèrent de face, et la chance tourna de la manière la plus inattendue.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

Argenteuil. — Typ. WORMS

